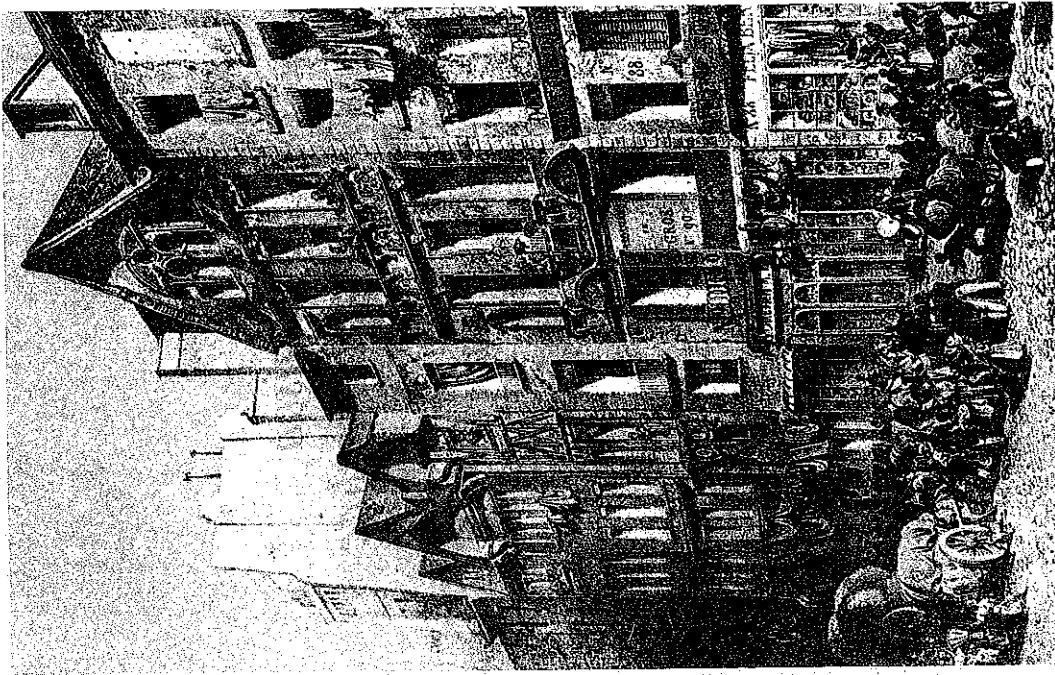


H. de Balzac

*La Maison
du chat - qui - pelote
Le Bal de Sceaux
La Vendetta*

Éditions Garnier Frères
6, Rue des Saints-Pères, Paris



VIEILLES MAISONS DE LA RUE SAINT-DENIS

Sommaire biographique,
introductions, notes
et appendice critique

par

Pierre-Georges Castex
Professeur à la Sorbonne

Édition illustrée

*Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.*
© GARNIER FRÈRES 1963

LE BAL DE SCEAUX

INTRODUCTION

I

DANS Le Bal de Sceaux, Balzac conte l'aventure d'une jeune fille orgueilleuse et dédaigneuse qui refuse les partis honorables ménagés par un père plein de sagesse et qui, victime de son préjugé, se trouve finalement contrainte d'épouser un vieillard. Ce thème se rattache à l'idée centrale que l'écrivain a voulu mettre en relief dans la préface des premières scènes de la vie privée et que son porte-parole Félix Davin devait souligner plus tard : le mariage pose des problèmes difficiles, qu'il faut aborder avec prudence et réalisme si l'on veut se mettre à l'abri de cruelles déconvenues ; pas plus que la passion irraisonnée, le préjugé social ne saurait être de bon conseil. *Emilie de Fontaine*, comme *Augustine Graillanne*, est perdue par son intransigeance. Cette intransigeance, dans un cas comme dans l'autre, Balzac ne la condamne pas en elle-même : *Emilie*, moins touchante qu'*Augustine* sans doute, n'est pas foncièrement antipathique, car elle témoigne d'un sens de sa dignité et de sa valeur qui ne manque pas d'allure. Son erreur consiste à méconnaître les réalités que l'expérience paternelle s'efforce en vain de lui montrer et à croire que la vie doit nécessairement lui assurer un sort conforme à ses conceptions absolues. La société moderne a malheureusement ses exigences et les rappelle durement à ceux qui refusent de les voir. Ainsi l'héroïne subit-elle une leçon humiliante, qui compromet son bonheur et son avenir.

Le sujet n'est pas particulier au temps de Balzac et l'héroïne d'Emilie, considérée dans son dessin général, est déjà celle de l'héroïne de *La Fontaine dans La Fille*¹, qui est comme un doublet du célèbre Héron :

« Certaine fille un peu trop fière

Prétendait trouver un mari

Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière,

Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.

Cette fille voulait aussi

Qu'il eût du bien, de la naissance,

De l'esprit, enfin tout... »

De l'esprit, enfin tout... »
 Les prétentions de Mlle de Fontaine sont aussi diverses et aussi impérieuses :

« Il sera pair de France ou fils aîné d'un pair [...] Je le veux militaire en me réservant de lui faire donner sa démission, et je le veux décoré pour qu'on nous porte les armées. Ces rares qualités ne servaient à rien, si cet être de raison ne possédait pas encore une grande amabilité, une jolie tournure, de l'esprit, et s'il n'était pas svelte². »
 Aussi refuse-t-elle ses soupirants successifs, parce qu'aucun ne remplit toutes les conditions qu'elle a fixées :

« L'un avait les jambes trop grosses ou les genoux cagneux, l'autre était myope, celui-ci s'appelait Durand, celui-là boitait, presque tous semblaient trop gras. »
 Le même mouvement se remarque dans la fable :

« L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse;

L'autre avait le nez fait de cette façon-là.

C'était ceci, c'était cela... »

Finalment, la fille imaginée par *La Fontaine*, faite d'avoir

1. *Fables*, VII, 5.

2. *Le Bal de Sceaux* p. 141.

su saisir les occasions, en est réduite, comme l'héroïne de Balzac, à une solution présumée : elle épouse un « malotru ». Il n'est pas indifférent de rappeler que Balzac connaissait bien *La Fontaine* et que, trois ans avant d'écrire *Le Bal de Sceaux*, il avait été l'éditeur et le préfacier de son œuvre. Un *La Fontaine* est sorti de ses presses, en 1826. Sans doute s'est-il souvenu de *La Fille* lorsqu'il a conçu son propre récit.

L'originalité de la nouvelle tient plutôt, en partie, au réalisme du décor qui en a inspiré le titre. Une gravure de Champin montre, dans le parc de Sceaux, cette rotonde ouverte qui servait de salle de bal. Vers 1825, on y dansait le dimanche, à la belle saison. L'institution s'est maintenue pendant quarante ans et Sceaux l'emporta toujours sur les autres localités de la banlieue, auprès des amateurs de danse, par l'agrément exceptionnel du site.

Ce site, l'écrivain le connaissait. En 1829, notamment, il a traversé Sceaux et les environs pour aller voir son ami Latouche, qui vivait en ermite dans sa petite maison d'Aulnay, près de la Vallée aux Loups. Les Mémoires de Joseph Prudhomme, publiés par Henri Monnier, fournissent quelques précisions¹ sur cette visite qui eut lieu au seul de l'été et qui est rappelée dans une lettre de Latouche². De Sceaux, Balzac emprunta à pied un chemin qui passe par Robinson et qui mène à Aulnay; chez Latouche, il put admirer la campagne environnante, puis il refit le chemin d'Aulnay à Sceaux, d'où il remonta dans le cocon à destination de Paris. Lorsqu'il évoque dans sa nouvelle « les beaux sites

1. Tome II, p. 108 sq.

2. *Corr. Pierrot*, I, 415. Latouche y renouvelle son invitation et d'autres visites ont pu avoir lieu. La rupture entre les deux hommes intervint seulement au début de décembre et c'est vers cette date que Balzac a écrit *Le Bal de Sceaux*.

d'Aulnay, d'Antony et de Châtenay », « les poétiques ombrages d'Aulnay, les collines d'Antony et la vallée de la Bièvre¹ », il se souvient d'un décor fraîchement con-

tempé.
 Sans doute n'a-t-il en ni le temps ni l'occasion, en se rendant chez Latauche, d'assister au bal de Sceaux. Pourtant, lorsqu'il mentionne « ces chaises grossières qui décrivent l'enceinte obligée de la salle² », lorsqu'il peint les évolutions des danseurs, nous éprouvons une impression de vérité. S'est-il mêlé aux « clerics d'avoué³ » qui allaient y chercher fortune, lors de son stage chez M^r Guyonnet-Merville ? Y a-t-il accompagné ses sœurs ? Une lettre de Laurence⁴ prouve qu'à la date où débute l'action de la nouvelle ce bal alimentait la chronique de la famille Balzac et l'on sait que les souvenirs de la première jeunesse demeurent vivaces dans l'esprit de l'écrivain.

II

Des indications d'un autre ordre rebaussent l'intérêt de l'aventure contée dans Le Bal de Sceaux, en rattachant l'œuvre aux réalités de la Restauration. Quoique Balzac ait prétendu consacrer ses premières nouvelles à l'étude de problèmes d'ordre privé, il manifeste déjà, comme on l'a vu dans La Maison du Chat-qui-pelote, cette curiosité pour la vie sociale qui le conduira bientôt à devenir un témoin précieux des mœurs d'une époque. Le Bal de Sceaux est un témoignage

1. *Le Bal de Sceaux*, pp. 153-154.

2. *Ibid.*, p. 156.

3. *Ibid.*, p. 154.

4. « L'hiver venu, les bals, les concerts, les spectacles, les dîners vient (*sic*) remplacer le jardin turc, les montagnes russes, les bals champêtres de Sceaux » (*Cont. Pierrot*, I, pp. 67-68, lettre de novembre 1819).

sur les tendances qui se sont manifestées dans les milieux aristocratiques en présence du régime institué par Louis XVIII.

Nous apprenons dès les premières lignes que le comte de Fontaine s'est illustré parmi les Blancs dans la guerre de Vendée et Balzac introduira le personnage dans l'édition définitive des Chouans. Le Bal de Sceaux se rattache ainsi à ce roman, qui avait paru une année plus tôt. N'a-t-il pu utiliser dans son nouveau récit certaines des observations recueillies l'année précédente en Bretagne ?

Balzac, à Fougères, fut l'hôte du général Gilbert de Pommeréul, qui mourut fort âgé en 1860 et qui transmit à son neveu quelques précisions sur ce séjour. Henri de Pommeréul rapporte¹ que le soir, à la veillée, son oncle contaît « une foule d'anecdotes sur la Chouannerie » et que l'écrivain, pour sa part, animait la conversation avec des histoires « dont plusieurs se retrouvent dans les premières scènes de la vie privée ». Il indique aussi que Balzac (comme on peut bien l'imaginer) « observait beaucoup » et que « Fougères à cette époque fourmillait de types curieux et très originaux ». Il précise que, « le dimanche, on allait passer la soirée chez une vieille demoiselle, nommée Mlle de La Gesmerais ».

Cette vieille personne vivait avec son frère et avec deux nièces, Thérèse et Marie, dite Maria. Celle-ci, la plus jeune des deux, avait vingt-six ans lors du séjour de Balzac. Elle possédait une forte personnalité et elle a laissé des souvenirs dans la population fougéroise. Or, autant qu'on puisse le conjecturer à distance, il existe des ressemblances assez frappantes entre Maria de La Gesmerais et Emilie de Fontaine. Maria de La Gesmerais, écrit M. Aubrée², « était grande,

1. Voir Robert du Pontavice de Houssey, *Balzac en Bretagne* (Rennes, 1885).

2. Étienne Aubrée, *Balzac à Fougères*, p. 82 sq.

la taille très bien faite »; comme elle, *Émilie de Fontaine* était « grande et svelte ». *Maria*, comme *Émilie*, avait des cheveux noirs et des yeux noirs. Comme *Émilie*, elle professait avec rigueur des opinions légitimistes. Bien des fois, selon son propre témoignage, elle avait été demandée en mariage, mais elle refusa tous ses prétendants. Non pas qu'elle fût insensible à l'amour; une de ses amies foudroya *Mme de Tréogat*, déclare même que « c'était une romantique »; mais elle avait l'humeur dédaigneuse et marquait une hostilité absolue à tous les hommes qui n'étaient pas « de son rang ». En la décrivant ainsi, *M. Aubrée* ne se réfère nullement au *Bal de Sceaux*, mais les traits qu'il a rassemblés s'appliquent parfaitement à l'héroïne de cette nouvelle.

Il est possible que le pittoresque comte de Fontaine, avec ses trois fils et ses trois filles, ait eu, lui aussi, un prototype original. Mais les particularités extérieures du personnage nous intéressent moins que son attitude à l'égard des événements, si typique dans sa souplesse. *M. Donnard* l'a suggestivement rapproché du comte Ferrand, dont l'évolution politique, tout au début de la Restauration, se révèle profondément significative¹.

Le comte Ferrand a défendu, pendant l'émigration, dans des brochures intitulées *Du Rétablissement de la monarchie (1793)* et *Considérations sur la monarchie (1794)* le légitimisme le plus intransigeant. Mais en 1814, au moment où le comte de Fontaine, il s'est rallié au gouvernement constitutionnel, puisqu'il fut l'un des rédacteurs de la *Charte*. Les ultras l'accusèrent de trahison et les libéraux d'hypocrisie, comme en témoigne la presse du temps. Le comte

1. Jean-Hervé Donnard, *Les Réalités économiques et sociales dans la Comédie humaine*, p. 74 sq. (Librairie Armand Colin, 1961).

Ferrand ne s'en souciait pas et, dans ses Mémoires, justifie son attitude, que *Louis XVIII* avait approuvée: « Le Roi remarquait avec toute justice que ces doubles reproches prouvaient évidemment que je ne méritais ni les uns ni les autres, et que j'avais pris la bonne voie. » Ferrand était fidèle, en effet, aux intentions du roi, qui « voulait un amalgame, une réunion solide » entre les intérêts souvent opposés dont les partis se faisaient les représentants. Sa politique était celle d'un réaliste, qui entendait tenir compte d'une situation de fait et qui ne jugeait pas possible d'abolir d'un trait de plume les conquêtes de la Révolution. Il posait en principe « qu'il faut toujours partir du point où l'on est ». Puisque l'évolution historique avait rendu fatale une représentation nationale associée aux responsabilités du pouvoir, le plus sage était à ses yeux de reconnaître cette représentation, quitte à se concilier les députés par la corruption.

« J'observais que, dans un gouvernement représentatif et surtout après une seconde Restauration, le Roi devait avoir à sa disposition une somme assez forte pour récompenser des sujets fidèles et pour s'attacher ceux qui, moins dévoués et plus cupides, ne rougissaient point de mettre un prix à leur fidélité. Cette précaution me paraissait nécessaire surtout envers la Chambre des Députés¹. »

« Elles furent exactement les idées du comte de Fontaine, lorsque l'exil à Gand pendant les Cent Jours lui eut donné l'occasion d'entrer dans la familiarité du roi. Il revint persuadé que *Louis XVIII* avait une fision à opérer parmi les partis. Il se sentait « aussi éloigné du parti de La-

1. Comte Ferrand, *Mémoires, passim* (Paris, 1897). Le comte Ferrand mourut en 1825 et avait laissé aussi un *Testament politique* qui parut en 1830.

fayette que du parti de La Bourdonnaye¹ »; cette formule signifie qu'il n'est ni libéral ni ultra. Dans de telles conditions, la sagesse politique consiste à jouer entre les factions opposées de manière à les neutraliser : tous les moyens sont bons pour parvenir à cet équilibre qui assure la stabilité gouvernementale. Comme le comte Ferrand, le comte Fontaine s'assure des complaisances parmi les représentants : « L'honorable député fut alors signalé comme un des plus puissants corrupteurs de la probité législative de cette illustre chambre qui sembla mourir d'indigestion². »

III

Balzac approuve visiblement cette méthode. Il peint le comte de Fontaine avec une sorte d'indulgence et rend hommage à la sagesse du monarque dont cet ancien chouan est devenu l'instrument. Louis XVIII est un « prince philosophe », habile à gouverner la France « au milieu des agitations », ou encore « ce grand politique qui sut si bien conduire au fauf au sein des orages³ ». De telles formules prouvent que le narrateur ne se borne pas à raconter une histoire, prend lui-même position, il s'engage, et d'une façon tellement précise que Le Bal de Sceaux nous apparaît comme l'un des textes où se définissent avec le plus de netteté les principes de la politique balzacienne.

Ces principes sont beaucoup plus cohérents et beaucoup plus continus qu'on ne le croit quelquefois. Malgré toutes les nuances apportées par M. Bernard Guyon dans son beau ouvrage sur La Pensée politique et sociale de Balzac, on schématise encore aujourd'hui de façon imprudente l'évolution

1. Le Bal de Sceaux, p. 134.

2. Ibid., p. 143.

3. Ibid., p. 137.

du romancier. On répète volontiers qu'il a évolué de la gauche à la droite, du libéralisme au légitimisme. On explique son adhésion au parti néo-légitimiste, en 1832, tantôt comme le geste d'un ambitieux et tantôt comme celui d'un amoureux, desireux de plaire à la marquise de Castries. Or les idées exposées après sa prétendue conversion dans des écrits théoriques comme l'Essai sur la situation du parti royaliste demeurent bien voisines de celles qu'il a formulées dans ses écrits antérieurs à la révolution de 1830.

En réalité, Balzac n'est jamais devenu un pur légitimiste : il n'a jamais manifesté, et pour cause, le moindre attachement sentimental à la dynastie; le principe de la légitimité ne lui est jamais apparu que comme un prétexte commode pour fédérer les « hommes d'ordre » en une sorte de défense organique contre les éléments dits de subversion. Mais il n'a jamais été non plus un pur libéral : s'il a rejoint souvent les libéraux, dans sa jeunesse, en adoptant une attitude anti-cléricale ou en manifestant sa sympathie pour Bonaparte, il a toujours redouté les audaces d'un réformisme de nature à provoquer l'explosion des forces populaires. Son conservatisme social s'est manifesté de fort bonne heure dans la brochure sur le Droit d'aînesse, qu'il est difficile de considérer comme une simple besogne de commande, car on y trouve des thèses qu'il reprendra plus tard. Les journées de Juillet, les émeutes républicaines de 1832 l'ont amené sans doute à durcir sa position et à se dresser contre toute menace révolutionnaire avec une vigueur qui ne se démentira pas jusqu'en 1848. Mais il était depuis longtemps un partisan résolu de cette « raison d'État » qui s'oppose à la morale commune aussi bien qu'aux idéologies de toute origine, et qui ne tient compte de la réalité des partis que pour mieux compter leur éventuelle opposition au maintien de l'ordre établi.

Cartes, Balzac n'est pas tout d'une pièce. Il possède trop

de générosité naturelle pour ne pas comprendre, même après son adhésion au légitimisme, quelle grandeur peut se manifester dans la pureté d'un chef républicain comme le Michel Christien d'illusions perdues. Mais se sentir de cœur avec ceux qui luttent derrière des barricades est tout autre chose. Pour Balzac, l'exercice du pouvoir politique est une technique destinée à préserver l'ordre public et à perpétuer le système établi. Dans plusieurs textes datant de sa jeunesse, il manifeste son admiration pour des personnages qui, en apparence, incarnent des idéologies bien diverses. Dans Les Deux Réves¹, il justifie à la fois Catherine de Médicis et Robespierre, c'est-à-dire la Saint-Barthélemy et la Terreur, car ils s'agissent pour le gouvernement, aux deux époques, de sauver l'unité nationale compromise par les factions religieuses ou politiques. La Physiologie du mariage contient des allusions favorables aux principes de Machiavel et à ceux de Metternich, deux hommes qui ont systématiquement sacrifié le droit des gens ou le droit international à l'idée d'un pouvoir absolu. Dans une intention à peu près semblable, Le Bal de Sceaux rend un même hommage à deux souverains dont l'un a choisi l'autre : Napoléon et Louis XVIII.

C'est que Napoléon et Louis XVIII, comme Machiavel et Metternich, comme Catherine de Médicis et Robespierre ont eu le mérite, aux yeux de Balzac, de poser comme unique fin à leur politique l'intérêt de l'État, au mépris des arguments théoriques ou sentimentaux que pouvaient leur opposer des doctrinaires ou des utopistes. Napoléon, quoique héritier de l'idéologie révolutionnaire, a jugé indispensable « d'attirer auprès de lui les grands seigneurs ou de doter l'Église » ; Louis XVIII, quoique appelé au pouvoir par les survivants des castes de l'Ancien Régime, s'est montré « empressé à

sauvager le tiers état et les gens de l'empire¹ ». Tous deux possédaient, non seulement ce « sens de l'intérêt national » qui incite à « la fusion des opinions », mais aussi ce sens de l'évolution historique dont une politique réaliste ne peut se passer. La Révolution a certes amoindri le pouvoir de la noblesse et du clergé, mais elle n'a pas pu reyer cette aristocratie longtemps triomphante de la carte politique du pays ; il fallait donc tenir compte, une fois passée la tourmente, des intérêts pitoyés de ceux qui relevaient la tête. Mais la Restauration ne pouvait pas davantage revenir par un simple décret à un ordre de choses révolus ; des fortunes s'étaient constituées, de nouvelles positions avaient été acquises, qu'il était pas question de réduire à néant. La société est en perpétuel devenir et on ne remonte pas le cours de l'histoire. L'habileté du comte Ferrand et celle du comte de Fontaine ont consisté à prendre conscience de cette évolution fatale, déterminée par le jeu des forces en mouvement. Ils rejoignent ainsi les vues du roi lui-même, acquis, note Balzac, « aux idées qu'exigeait la marche du dix-neuvième siècle ».

La politique balzacienne, d'après Le Bal de Sceaux, est avant tout un pragmatisme qui consiste à faire le point en une conjoncture bien déterminée, et à imposer des solutions possibles, c'est-à-dire adaptées au moment et conformes aux lois inéluctables du devenir historique.

Or cette conception est exactement celle qui sera défendue par Balzac, candidat légitimiste aux élections de 1832. La Révolution de 1830 ne l'a pas fait changer de bord ; elle n'a fait que le confirmer dans son conservatisme réaliste. Dans l'essai sur la situation du parti royaliste, il dénonce l'aveuglement des hommes d'autrefois, asservis à leurs préjugés de caste et incapables de poser les problèmes dans leurs termes actuels. Cette erreur sera celle de quelques aristocrates carri-

1. Ce conte, daté de 1828, a été incorporé, dans *La Comédie humaine*, à la suite intitulée *Sur Catherine de Médicis*, dont il constitue la troisième partie.

caturés dans La Duchesse de Langeais; elle était déjà, en un sens, celle d'Émile de Fontaine, figée dans son orgueil aristocratique. Balzac prétend représenter au contraire, aux côtés du duc de Fitz-James, chef du parti, un « néo-légitimisme », ou légitimisme « Jeune France ». Aussi certaines phrases de l'Essai sur la situation du parti royaliste résonnent-elles comme un écho de phrases relevées dans Le Bal de Sceaux.

« En 1814 », écrit l'auteur de l'Essai, « c'eût été folie au parti royaliste de contester. Là où une révolution a successivement passé dans les intérêts et dans les idées, elle est inattaquable; il faut l'accepter comme un fait¹. » Depuis la ruine de l'ordre féodal et le mouvement émancipateur de la Réforme, la société française n'a cessé de se transformer; on ne saurait arrêter « le grand mouvement imprimé à ces quatre siècles ». Non pas qu'il faille se jeter à corps perdu dans l'aventure et déchaîner inconsidérément les passions populaires; un moment vient où s'impose la nécessité de restaurer une discipline, après une Révolution, mais non pas au mépris des promesses faites. Bref les ultra et les libéraux ont été les uns et les autres dans l'erreur, ils eurent le tort immense, pour se conserver les masses de leur parti, d'obéir à leurs préjugés et de laisser conclure un débat forclus². Balzac regrette apparemment que les factions aient opposées aient compromis l'exercice de l'arbitrage royal, si bien compris par Louis XVIII. Mais la nouvelle révolution ne modifie pas à ses yeux les données du problème. Que les néo-légitimistes aient du bon sens et qu'ils endigueront les menées des néo-libéraux, qui commencent à parler du titre de républicains. Ce bon sens trouve son appui dans les leçons de l'histoire : « Le parti royaliste [...] doit

accepter le combat dans les termes où il est posé par le XIX^e siècle¹. »

Il ne s'agit pas là d'une formule creuse. On en comprend mieux le contenu à la lumière de l'exemple romanesque fourni par Le Bal de Sceaux et d'ailleurs étayé par la réalité de l'époque. En instituant la pairie, en créant de nouvelles fortunes de pairs, le gouvernement de la Restauration a formé une aristocratie rejuvenie où peuvent se condoyer des nobles de vieille souche et des personnages d'extraction plus humble, mais élevés aux honneurs par leur fortune ou par leur talent. Au XVIII^e siècle, l'abbé Coyer prévoyait que des Montmorency ou des Châtillon pourraient un jour, sous la pression des événements, se transformer en boutiquiers et le comte de Fontaine a admis cette loi de l'Histoire, lui qui s'est allié autrefois aux Rohan, lorsqu'il persuade ses fils de contracter des unions avantageuses, mais bourgeoises. Inversement le banquier et banquier Longueville devient pair de France, sans que cette promotion puisse apparaître scandaleuse, car « sa fortune égalait ses connaissances et son mérite² ». Ainsi triomphe dans Le Bal de Sceaux cet idéal qui se définit dans des organes saint-simoniens comme Le Producteur ou L'Organisateur. L'avenir appartient à ceux qui produisent, d'où qu'ils viennent; une nouvelle classe dominante se constitue et groupera, avec ceux des représentants d'anciennes familles qui auront su échapper à une oisiveté stérile, des membres de l'ancien tiers état qu'une activité diligente, exercée dans le commerce, la banque ou l'industrie, aura mis en possession d'un pouvoir de fait. Balzac est témoin de ce brassage et n'y trouve rien à redire. L'aristocratie traditionnelle, inconsciente, veule et usée, se perd par manque d'énergie; des forces vives s'installent à sa place, portées par la

¹ Ibid., p. 556.

² Le Bal de Sceaux, p. 196.

1. O. D. II, 529.

2. Ibid., p. 531.

volonté et par le talent. « L'intelligence », lira-t-on encore dans l'Essai sur la situation du parti royaliste, « est toute la force des sociétés modernes¹. »

Telle pourrait être la leçon la plus importante du Bal de Sceaux. C'est par une adaptation intelligente aux réalités du temps que le comte de Fontaine parvient à maintenir ses prérogatives un moment menacées. C'est par un effort lucide que Maximilien Longueville devient un dignitaire de l'Etat. Tous deux sont nommés pairs de France. Mais Emilie, qui s'était mis en tête d'épouser un pair ou un fils aîné de pair, et qui s'était absurdement fixée dans son préjugé sans vouloir comprendre la loi des temps nouveaux, connaît la disgrâce suprême d'assister au triomphe de l'homme que sa vanité a dédaigné. Le récit s'achève bien comme une fable de La Fontaine, sur une note d'ironie amère et à la confusion du personnage dont le défaut d'esprit ou de caractère a été mis en évidence. Mais la fable de Balzac a une couleur toute moderne; l'intérêt des détails qui l'animent tient à la qualité d'une observation déjà aigüe et d'une réflexion originale.

LE BAL DE SCEAUX

A HENRI DE BALZAC^{1a}

Son frère

HONORÉ.

^{1a} La navrante destinée de Henri de Balzac, frère cadet du romancier, est retracée par Madeleine Fargeaud et Roger Pierrrot dans *L'Année litéraire 1961* sous le titre *Henri le trop aimé*. Il fut victime, comme l'héroïne du *Bal de Sceaux*, d'une éducation trop indulgente aux dépens de son caractère et M. Pierrrot s'est demandé s'il ne fallait pas « voir une malice dans le choix de cette nouvelle pour un tel destinataire » (*La Comédie humaine*, Pl. XI, 984).

LE BAL DE SCEAUX

LE comte ^a de Fontaine, chef de l'une des plus anciennes familles du Poitou ¹, avait servi la cause des Bourbons avec intelligence et courage pendant la guerre ^b que les Vendéens firent à la république. Après avoir échappé à tous les dangers qui menacèrent les chefs royalistes durant cette orageuse époque de l'histoire contemporaine ^c, il disait gaiement : — Je suis un de ceux qui se sont fait tuer sur les marches du trône ! Cette plaisanterie n'était pas sans quelque vérité pour un homme laissé ^d parmi les morts à la sanglante journée des Quatre-Chemins ^e. Quoique ruiné par des confiscations ^e, ce fidèle Vendéen refusa constamment les places lucratives que lui fit offrir l'empereur Napoléon. Invariable dans sa religion aristocratique, il en avait aveuglément suivi les maximes quand il jugea convenable de se choisir une compagne. Malgré les séductions d'un riche parvenu révolutionnaire qui mettait cette alliance à haut prix, il épousa une demoiselle de Kergarouët sans fortune, mais dont la famille est une des plus vieilles de la Bretagne ^f.

^a Il existe en effet dans le Poitou une famille de Fontaine dont le nom est attesté depuis 1091. (La Chesnaye-Desbois, *Dictionnaire* *de la noblesse*.)

^b Les Quatre-Chemins, en Vendée, où Charette attaqua les Bleus le 22 décembre 1793.

^c Balzac a-t-il appris, lors de son séjour en Bretagne au temps où il préparait *Les Cousins*, qu'un Henri-Charles de Fontaine, d'origine poitevine, s'était installé dans cette province après avoir épousé en 1750 une jeune fille appartenant à la noblesse bretonne ? Il eut quatre

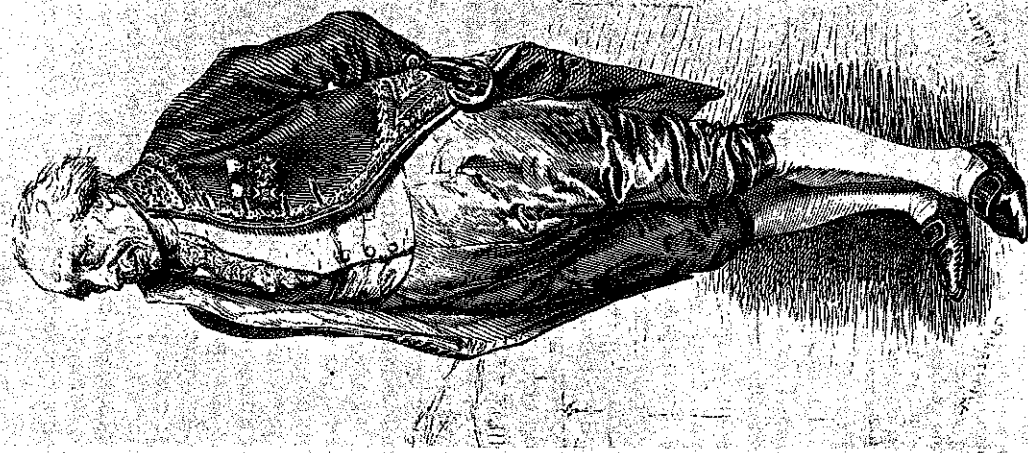
La Restauration surprit monsieur de Fontaine chargé d'une nombreuse famille. Quoiqu'il n'entrât pas dans les idées du généreux gentilhomme de solliciter des grâces, il céda néanmoins aux desirs de sa femme, quitta son domaine dont le revenu modique suffisait à peine aux besoins de ses enfants et vint à Paris. Contristé de l'avidité avec laquelle ses anciens camarades faisaient curée¹ des places et des dignités constitutionnelles, il allait retourner à sa terre, lorsqu'il reçut une lettre ministérielle, par laquelle une Excellence assez connue lui annonçait sa nomination au grade de maréchal de camp, en vertu de l'ordonnance qui permettrait aux officiers des armées catholiques de compter les vingt premières années inédites² du règne de Louis XVIII comme années de service³. Quelques jours après, le Vendéen reçut encore, sans aucune sollicitation et d'office, la croix de l'ordre de la Légion d'honneur et celle de Saint-Louis⁴. Ébranlé dans sa résolution par ces grâces successives qu'il crut devoir

enfants; son frère cadet, demeuré dans le Poitou, en eut cinq (voir La Chesnaye-Desbois, *op. cit.*).

1. Barante, préfet de la Loire-Inférieure, écrivait dès le 23 avril 1814 à Montlosier : « Il n'y a pas un prétendu gentilhomme qui ne croie le roi de France rentré en France pour son bénéfice particulier. Il leur faut à tous des places, des pensions, des cordons... » (cité par Bertier de Sauvigny, *La Restauration*, p. 106).

2. Lorsque fut officiellement annoncé en 1795 le décès de « Louis XVII », le comte de Provence en exil se proclama roi sous le nom de Louis XVIII. La Charte est datée de « l'an de grâce 1814, et de notre règne le dix-neuvième », formule rappelée et légèrement déformée dans *Le Cabinet des Antiques* (p. 38). Presque aussitôt furent réintégré par les soins du général Dupont, ministre de la Guerre, avec un grade correspondant à leur ancienneté, de nombreux officiers qui avaient combattu en Vendée ou dans l'armée de Condé : en moins d'un an la Restauration fit 387 officiers généraux, pour la plupart d'ailleurs sans solde et à titre honoraire.

3. L'Ordre de Saint-Louis, fondé par Louis XIV en 1693 et supprimé par la Révolution, fut rétabli le 18 septembre 1814. L'ordre de la Légion d'honneur, fondé par Bonaparte, avait été expressément maintenu par la Charte.



MONSIEUR DE FONTAINE
Gravure de Meissonnier pour l'édition Furne

au souvenir du monarque, il ne se contenta plus de mener sa famille, comme il l'avait pieusement fait chaque dimanche, crier vive le Roi dans la salle des Maréchaux aux Tuileries²³ quand les princesses se rendaient à la chapelle, il sollicita la faveur d'une entrevue particulière. Cette audience, très promptement accordée, n'eut rien de particulier. Le salon royal était plein de vieux serviteurs dont les têtes poudrées, vues d'une certaine hauteur, ressemblaient à un tapis de neige. Le gentilhomme retrouva d'anciens compagnons qui le reçurent d'un air un peu froid²⁴, mais les princesses lui parurent adorables²⁵, expression d'enthousiasme qui lui échappa, quand le plus gracieux de ses maîtres²⁶, de qui le comte ne se croyait connu que de nom, vint lui serrer la main et le proclama le plus pur des Vendéens. Malgré cette ovation²⁷, aucune de ces augustes personnes n'eut l'idée de lui demander le compte de ses pertes, ni celui de l'argent si généreusement versé dans les caisses de l'armée catholique. Il s'aperçut un peu tard qu'il avait fait la guetre à ses dépens. Vers la fin de la soirée, il crut pouvoir hasarder une spirituelle allusion à l'état de ses affaires, semblable à celui de bien des gentilshommes. Sa Majesté se prit à rire d'un bon cœur, toute parole marquée au coin de l'esprit avait le don de lui plaire; mais elle répliqua néanmoins par une de ces royales plaisanteries dont la douceur est plus à craindre que la colère d'une répri-

²³ Salle d'apparat ornée des portraits des maréchaux de l'Empire. Sous le nom de « princesses », il faut entendre le comte d'Artois et ses deux fils, le duc d'Angoulême et le duc de Berry. Il est très probable que l'expression « le plus gracieux de ses maîtres » désigne le comte d'Artois, réputé pour sa bonne grâce. « Quand il disait un mot, on apportait un de ses familiers, sa voix semblait si bien partie de sa bouche qu'il avait quelque chose de si caressant, qu'il était impossible de ne pas être touché » (Bertier de Sauvigny, *op. cit.*, p. 498). Voir aussi plus loin l'hommage à Monseigneur, qui « console ses fidèles sujets ». Charles X régnait encore, lorsque Balzac a écrit *Le Bal*

mande^a. Un des plus intimes confidentiels du roi ne tarda pas à s'approcher^b du Vendéen calculateur, auquel il fit entendre, par une phrase fine et polie, que le moment n'était pas encore venu de compter avec les maîtres : il se trouvait sur le tapis des mémoires beaucoup plus arriérés que le sien, et qui devaient sans doute servir à l'histoire de la Révolution. Le comte sortit prudemment du groupe vénérable qui décrivait un respectueux demi-cercle devant l'auguste famille; puis, après avoir, non sans peine, dégagé son épée parmi les jambes^c grêles où elle s'était engagée, il regagna pédestrement à travers la cour des Tuileries le fiacre^d qu'il avait laissé sur le quai. Avec cet esprit rétif qui distingue la noblesse de vieille roche^e, chez laquelle le souvenir de la Ligue et des Barricades n'est pas encore éteint, il se plaignit dans son fiacre à haute voix et de manière à se compromettre, sur le changement survenu à la cour. — Autrefois, se disait-il, chacun parlait librement au roi de ses petites affaires, les seigneurs pouvaient à leur aise lui demander des grâces et de l'argent, et aujourd'hui l'on n'obtient pas, sans scandale, le remboursement des sommes avancées pour son service? Morny et la croix de Saint-Louis et le grade de maréchal de camp ne valent pas trois cent mille livres: que j'ai, bel et bien, dépensés pour la cause royale. Je veux reparler^f au roi, en face et dans son cabinet.

Cette scène refroidit d'autant plus le zèle de monsieur de Fontaine, que ses demandes d'audience restèrent constamment sans réponse. Il vit d'ailleurs, les affaires de l'empire^g arrivant à quelques-uns des charges de

1. Le comte de Fontaine n'a, donc, pas d'équipage. Les premières éditions soulignent la nuance en évoquant un *modeste fiacre* (voir p. 206).

2. Un personnage de *L'Héritière de Birague* porte le nom justement de Vieilleroche.

3. M. Berrier de Sauvigny, dans son livre sur *La Restauration*, note, comme un trait du régime la continuité qui fut maintenue l'armée mise à part, dans les hauts emplois de l'État. Ainsi, furent

servées sous l'ancienne monarchie aux meilleures maisons.

— Tout est perdu, dit-il un matin. Décidément, le roi n'a jamais été qu'un révolutionnaire. Sans Monsieur, qui ne déroge pas et console ses fidèles serviteurs, je ne sais en quelles mains irait un jour la couronne de France, si ce régime continuait¹. Leur maudit système constitutionnel est le plus mauvais de tous les gouvernements et ne pourra jamais convenir à la France. Louis XVIII et M. Beugnot² nous ont tout gâté à Saint-Ouen³.

Le comte désespéré se préparait à retourner à sa terre, en abandonnant avec noblesse ses prétentions à toute indemnité. En ce moment, les événements du Vingt-Mars⁴ annoncèrent une nouvelle tempête qui menaçait d'engloutir le roi légitime et ses défenseurs. Semblable à ces gens généreux qui ne renvoient pas un serviteur par un temps de pluie, monsieur de Fontaine emprunta sur sa terre pour suivre la monarchie

proclamés pairs en 1814 quatre-vingt-treize anciens sénateurs et dix magistrats. Parmi les quarante-trois préfets nommés, depuis le retour de Louis XVIII, jusqu'en mars 1835 figuraient vingt-neuf anciens fonctionnaires de l'ancien régime.

1. Les faits sont bien les jugements portés par les ultras. Ainsi le baron de Fontaine déclare-t-il dans ses *Souvenirs* (p. 389) que Louis XVIII « fut un attachement libéral », ce qui est une injure sous sa plume, alors qu'il se répand en éloges sur le comte de Morsieur. Dans *La Comédie Française*, Louis XVIII est traité de « jacobin » à l'hôtel de Langéais (voir *Journal des Français*) comme dans le salon provincial des Bergères (voir *Journal des Français*).

2. M. Beugnot, qui fut hautement mis en avant, dans la nuit du 20 au 21 mai 1814, la « déclaration royale » instituant le nouveau régime. Beugnot était présent et devait appartenir à la commission qui rédigea le projet de loi sur le régime de la Restauration après avoir siégé à l'Assemblée législative et dans les conseils de l'Empereur, qui l'avait fait nommer à la présidence de la commission chargée de l'organisation de la Restauration. M. Beugnot son nom est ici précédé de « entendez », dans la bouche de son représentant de la vieille noblesse, avec une nuance de

ironie. C'est le jour où Napoléon, évadé de l'île d'Elbe, rentra aux Tuileries. Beugnot fut nommé préfet de la Seine et abandonna la veille par Louis XVIII.

en détoute, sans savoir si cette complicité d'émigration lui serait plus propice que ne l'avait été son dévouement passé; mais après avoir observé que les compagnons de l'exil étaient plus en faveur que les braves qui, jadis, avaient protesté, les armes à la main, contre l'établissement de la république, peut-être espéra-t-il trouver dans ce voyage à l'étranger plus de profit que dans un service actif et périlleux à l'intérieur. Ses calculs de courtisan^a ne furent pas une de ces vaines spéculations qui promettent sur le papier des résultats superbes, et ruinent par leur exécution. Il fut donc, selon le mot du plus spirituel et du plus habile de nos diplomates^b, un des cinq cents fidèles serviteurs qui partagent l'exil de la cour à Gand, et l'un des cinquante mille qui en revinrent. Pendant cette courte absence de la royauté, monsieur de Fontaine eut le bonheur d'être employé par Louis XVIII, et rencontra plus d'une occasion de donner au roi les preuves d'une grande probité politique et d'un attachement sincère. Un soir que le monarque n'avait rien de mieux à faire, il se souvint du bon mot dit par monsieur de Fontaine aux Tuileries. Le vieux Vendéen ne laissa pas échapper un tel à-propos; et raconta son histoire assez spirituellement pour que ce roi, qui n'oubliait rien, pût se la rappeler en temps utile. L'auguste littérateur remarqua la tournure fine donnée à quelques notes dont la rédaction avait été confiée au discret gentilhomme^c. Ce petit mérite inscrivit monsieur de Fontaine, dans la mémoire du roi, parmi les plus loyaux serviteurs de sa couronne. Au second retour, le comte

1. Talleyrand. Balzac, qui cite souvent ses mots d'esprit, le désigne ailleurs dans des termes analogues, mais en le nommant (*Le Faussaire*, *Maîtresse*, pl. II, 34).

2. Louis XVIII se piquait d'être, à ses heures, un homme de lettres. Un certain nombre de ses poésies furent recueillies après sa mort par Marco de Saint-Hilaire (*Louis XVIII*, Peytoux 1825).

3. Sans doute dans le *Journal universel* qui, sous la direction de Chateaubriand, tint lieu à Gand, pendant les Cent jours, de *Moniteur*

fut un de ces envoyés extraordinaires qui parcoururent les départements, avec la mission de juger souverainement les fauteurs de la rébellion^a, mais il usa modérément de son terrible pouvoir. Aussitôt que cette juridiction temporaire eut cessé, le grand-prévôt^b s'assit dans un des fauteuils du Conseil d'Etat, devint député, parla peu, écouta beaucoup, et changea considérablement d'opinion. Quelques circonstances, inconnues aux biographes^c, le firent entrer assez avant dans l'intimité du prince, pour qu'un jour le malicieux monarque l'interpellât ainsi en le voyant entrer: — Mon ami Fontaine, je ne m'aviserai pas de vous nommer directeur général ni ministre! Ni vous ni moi, si nous étions employés^d, ne resterions en place, à cause de nos opinions. Le gouvernement représentatif^e a cela de bon qu'il nous ôte la peine que nous avions jadis, de renvoyer nous-mêmes nos secrétaires d'Etat. Notre conseil est une véritable hôtellerie, où l'opinion publique nous envoie souvent de singuliers voyageurs; mais enfin nous saurons toujours où placer nos fidèles serviteurs.

Cette ouverture moqueuse fut suivie d'une ordonnance qui donnait à monsieur de Fontaine une administration dans le domaine extraordinaire de la couronne^f. Par suite de l'intelligente attention avec laquelle il écoutait les sarcasmes^g de son royal ami,

Les « cours prévôtales », dont les sentences étaient exécutées dans les vingt-quatre heures, furent installées pour deux ans dans le chef-lieu des départements le 27 décembre 1815. Dans chacune siégeait un « grand-prévôt » qui devait avoir au moins rang de colonel. On a vu que le comte de Fontaine avait été nommé maréchal de camp et ce grade correspond sensiblement à celui de général de brigade. Le personnage du *Bal de Sceaux* a été grand-prévôt comme La Billardière, dans la notice nérologique; dans *Les Employés* (pl. VI, 199), semble fabriqué d'après les épisodes de la carrière de Fontaine lui-même.

^e Cette formule figure dans la Déclaration de Fontaine lui-même. Les services de la Maison du Roi furent placés directement sous l'autorité royale en 1815 et ne furent érigés de nouveau en ministère qu'en 1820.

son nom se trouva sur les lèvres de Sa Majesté, toutes les fois qu'il fallut créer une commission dont les membres devaient être lucrativement appointés, et il eut le bon esprit de taire la faveur dont l'honorait le monarque et sut l'entretenir par une manière piquante de narrer, dans une de ces causeries familières aux quelles Louis XVIII se plaisait autant qu'aux billets agréablement écrits, les anecdotes politiques et, s'il est permis de se servir de cette expression, les cancanes diplomatiques ou parlementaires qui abondaient alors. On sait que les détails de sa *gouvernementalité*, moi adopté^b par l'auguste railleur, l'amusaient infiniment. Grâce au bon sens, à l'esprit et à l'adresse de monseigneur le comte de Fontaine, chaque membre de sa nombreuse famille, quelque jeune qu'il fût, finit, ainsi qu'il le disait plaisamment à son maître, par se poser comme un ver à soie sur les feuilles du budget^a. Ainsi, par les bontés du roi, l'aîné de ses fils parvint à une place éminente dans la magistrature inamovible. Le second, simple capitaine avant la Restauration, obtint une légion immédiatement après son retour de Gand^c; puis, à la faveur des mouvements de 1815 pendant lesquels on méconnut^e les règlements, il passa dans la garde royale, repassa dans les gardes-du-corps, revint dans la ligne, et se trouva lieutenant-général avec un commandement dans la garde^d, après l'affaire du Troca-

1. Villele note dans ses *Mémoires* (pp. 315-316) le goût de Louis XVIII pour les entretiens privés d'allure détendue, dont profitaient ses familiers pour obtenir des faveurs.

2. On a conservé des exemples d'un zèle familial analogue chez les aristocrates de l'époque. Ainsi Jean-Jérôme de Villiers de L'Isle-Adam, grand-père de l'écrivain, dont Balzac put entendre parler à Fougères, fatigua le roi de ses instances réitérées; il est vrai, note M. Joseph BOLLÉRY, qu'il avait sept enfants (*La Bretagne de Villiers de L'Isle-Adam*, les Presses bretonnes, p. 51).

3. Le gouvernement de la Restauration constitua sous le nom de légions des corps de troupes d'infanterie équivalant à un régiment.

déro¹. Le dernier, nommé sous-préfet, devint bientôt maître des requêtes et directeur d'une administration municipale de la Ville de Paris, où il se trouva à l'abri des tempêtes législatives. Ces grâces sans éclat, secrètes comme la faveur du comte, pleuvaient à inaperçues. Quoique le père et les trois fils eussent chacun assez de sinécures pour jouir d'un revenu budgétaire presque aussi considérable que celui d'un directeur général, leur fortune politique n'excita l'envie de personne. Dans ces temps de premier établissement du système constitutionnel, peu de personnes avaient des idées justes sur les régions paisibles du budget, où d'adroits favoris surent trouver l'équivalent des abbayes détruites. Monseigneur le comte de Fontaine, qui naguère encore se vantait de n'avoir pas lu la Charte et se montrait si soucieux contre l'avidité des courtisans, ne tarda pas à prouver à son auguste maître qu'il comprenait aussi bien que lui l'esprit et les ressources du *représentatif*. Cependant, malgré la sécurité des carrières ouvertes à ses trois fils, malgré les avantages pécuniaires qui résultaient du cumul de quatre places, monseigneur de Fontaine se trouvait à la tête d'une famille trop nombreuse pour pouvoir promptement et facilement rétablir sa fortune. Ses trois fils étaient riches d'avenir, de faveur et de talent; mais il avait trois filles, et craignait de laisser la bonté du monarque. Il imagina de ne jamais lui parler que d'une seule de ces vierges pressées d'allouer leur flambeau. Le roi avait trop bon goût pour laisser son œuvre imparfaite. Le mariage de la première avec un receveur général, Planat de Baudry^e, fut comblé par une de ces phrases royales qui ne coûtent rien et valent des millions. Un soir où le monarque était maussade, il sourit et en apprenant l'existence d'une autre demoiselle de Fontaine qu'il fit épouser à un

1. La presqu'île du Trocadéro, commandant Cadix où était détenu Ferdinand VII, fut assiégée et prise par les troupes du duc d'Angoulême dans la nuit du 30 au 31 août 1823.

jeune magistrat d'extraction bourgeoise, il est vrai, mais riche, plein de talent, et qu'il créa baron.^a Lorsque, l'année suivante^b, le Vendéen parla de mademoiselle Emilie de Fontaine, le roi lui répondit, de sa petite voix aigrelette : — *Amicus Plato, sed magis amica Natio*¹. Puis, quelques jours après, il régala son *ami Fontaine* d'un ^c quatrain assez innocent à qu'il appelait une épigramme et dans lequel il le plaisantait sur ses trois filles si habilement produites sous la forme d'une trinité. S'il faut en croire la chronique, le monarque avait été chercher son bon mot dans l'unité des trois personnes divines^d.

— Si le Roi daignait changer son épigramme en épithalame^e, dit le comte en essayant de faire tourner cette boutade à son profit.

— Si j'en vois la rime, je n'en vois pas la raison, répondit durement le roi qui ne goûta point cette plaisanterie^e faite sur sa poésie quelque douce qu'elle fut.

Dès ce jour, son commerce avec monsieur de Fontaine eut moins d'aménité. Les rois aiment plus qu'on ne le croit la contradiction. Comme^f presque tous les enfants venus les derniers, Emilie de Fontaine était un Benjamin gâté par tout le monde^g. Le refroidissement du monarque causa donc d'autant plus de peine au comte, que jamais mariage ne fut plus difficile à conclure que celui de cette fille chérie. Pour concevoir tous ces obstacles, il faut pénétrer dans l'enceinte du bel hôtel

1. Le roi improvise un à-peu-près avec la célèbre sentence attribuée à Socrate dans la *Vie d'Aristote* par Ammonius : « Platon m'est cher, mais plus encore, (*Veritas*) la Vérité ». Une autre plaisanterie latine est prêtée par Balzac, dans *Le Père Goriot* (p. 88), au même Louis XVIII, dont les boutades et les bons mots foisonnent chez les mémorialistes de l'époque et dans *La Comédie humaine*.

2. Louis XVIII cultivait volontiers le quatrain : on en trouve plusieurs exemples dans l'opuscule de Marco de Saint-Hilaire cité ci-dessus.

3. Henri de Balzac, dédicataire du *Bal de Sceaux*, était lui-même un dernier né.

où l'administrateur était logé aux dépens de la Liste civile^a. Emilie avait passé son enfance à la ferme de Fontaine en y jouissant de cette abondance qui suffit aux premiers plaisirs de la jeunesse^b; ses moindres souhaits y étaient des lois pour ses sœurs, pour ses frères, pour sa mère, et même pour son père. Tous ses parents raffolaient d'elle. Arrivée à l'âge de raison, précisément au moment où sa famille fut comblée des faveurs de la fortune, l'enchantement de sa vie continua^c. Le luxe de Paris^d lui sembla tout aussi naturel que la richesse en fleurs ou en fruits, et que cette opulence champêtre qui firent le bonheur de ses premières années. De même qu'elle n'avait éprouvé aucune contrariété dans son enfance quand elle voulait satisfaire de vœux désirs, de même elle se vit encore obéie lorsqu'à l'âge de quatorze ans elle se lança dans le tourbillon du monde. Accoutumée ainsi par degrés aux jouissances de la fortune, les recherches de la toilette, l'élegance des salons dorés et des équipages lui devinrent aussi nécessaires que les compliments vrais ou faux de la flatterie, que les fêtes et les vanités de la cour. Comme^e la plupart des enfants gâtés, elle tyrannisa ceux qui l'aimaient, et réserva ses coquetteries aux indifférents. Ses défauts ne firent que grandir avec elle, et ses parents allaient bientôt recueillir les fruits amers de cette éducation funeste. A dix-neuf ans, Emilie de Fontaine n'avait pas encore voulu faire de choix parmi les nombreux jeunes gens que la politique de monsieur de Fontaine rassemblait dans ses fêtes. Quoique jeune encore, elle jouissait dans le monde de toute la liberté d'esprit que peut y avoir une femme. Semblable aux rois, elle n'avait pas d'amis, et se voyait partout l'objet d'une complaisance à laquelle un naturel meilleur que le sien n'eût peut-être pas résisté. Aucun homme, fut-ce même un vieillard, n'avait la force de contredire ses opinions d'une jeune fille dont un seul regard ramenait l'amour dans un cœur froid. Elevée^f avec des soins qui manquèrent à ses sœurs^g, elle peignait assez

bien^a, parlait l'italien et l'anglais; jouait du piano d'une façon désespérante; enfin sa voix, perfectionnée par les meilleurs maîtres, avait un timbre qui donnait à son chant d'irrésistibles séductions^b. Spirituelle et nourrie de toutes les littératures, elle aurait pu faire croire que, comme dit Mascarille¹, les gens de qualité viennent au monde en sachant tout. Elle raisonnait facilement sur la peinture italienne ou flamande, sur le Moyen Âge ou la Renaissance, jugeait à tort et à travers les livres anciens ou nouveaux^c, et faisait ressortir avec une cruelle grâce d'esprit les défauts d'un ouvrage. La plus simple de ses phrases était reçue par la foule idolâtre, comme par les Turcs un *ferfa*² du sultan. Elle éblouissait ainsi les gens superficiels, quant aux gens profonds, son tact naturel l'aidait à les reconnaître; et pour eux, elle déployait tant de coquetterie, qu'à la faveur de ses séductions, elle pouvait échapper à leur examen. Ce vernis séduisant couvrait un cœur insouciant, l'opinion commune à beaucoup de jeunes filles que personne n'habitait à beaucoup assez élevée pour pouvoir comprendre l'excellence de son âme, et un orgueil qui s'appuyait autant sur sa naissance que sur sa beauté. En l'absence du sentiment violent qui ravage tôt ou tard le cœur d'une femme, elle portait sa jeune ardeur dans un amour immodéré des distinctions^e, et témoignait le plus profond mépris pour les roturiers. Fort impertinente avec la nouvelle noblesse, elle faisait tous ses efforts pour que ses parents marchassent de pair au milieu des familles les plus illustres du faubourg Saint-Germain³.

Ces sentiments n'avaient pas échappé à l'œil obser-

1. « Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris (*Les Précieuses ridicules*, scène IX).

2. Décision; dogmatique.

3. M. Bardeche a rapproché d'Émilie de Fontaine « cette autre dédaigneuse » qu'est Mathilde de la Môle, dans *Le Rouge et le Noir*. Mathilde, pourtant, est moins sensible au rang qu'au mérite personnel, comme elle le prouve en aimant le plébéien Julien Sorêt.

vateur de monsieur de Fontaine, qui plus d'une fois, lors du mariage de ses deux premières filles, eut à se plaindre des sarcasmes et des bons mots d'Émilie. Les gens logiques s'étonneront d'avoir vu le vieux Vendéen donnant sa première fille à un receveur général qui possédait bien, à la vérité, quelques anciennes terres seigneuriales, mais dont le nom n'était pas précédé de cette particule à laquelle le trône dut tant de défenses^a, et la seconde à un magistrat trop récemment baronifié pour faire oublier que le père avait vendu des fagots^a. Ce notable changement dans les idées du noble, au moment où il atteignait sa soixantième année, époque à laquelle les hommes quittent rarement leurs croyances, n'était pas dû seulement à la déplorable habitation de la moderne Babylone où tous les gens de province finissent par perdre leurs rudesses; la nouvelle conscience politique du comte de Fontaine était encore le résultat des conseils et de l'amitié du roi. Ce prince philosophe avait pris plaisir à convertir le Vendéen aux idées^e qu'exigeaient la marche du dix-neuvième siècle et la rénovation de la monarchie. Louis XVIII voulait fondre les partis, comme Napoléon avait fondu les choses et les hommes. Le roi esclave, peut-être aussi spirituel que son rival, agissait en sens contraire. Le dernier chef de la maison de Bourbon était aussi enclin à satisfaire le tiers état que les gens de l'empire, en contenant le clergé, que le premier des Napoléon fut jaloux d'attirer auprès de lui les grands seigneurs ou de doter l'église. Confident des royales pensées, le Conseiller d'État était insensiblement devenu l'un des chefs les plus influents et les plus sages de ce parti modéré qui désirait vivement, au nom de l'intérêt national, la fusion des opinions.

Ce receveur général s'est appelé Bonneval, puis Planat, tout court. Dans le « Furne corrigé », toutefois, Balzac l'a bel et bien doté d'une particule en le nommant Planat de Baudry (voir p. 129).

Il prêchait les coûteux principes¹ du gouvernement constitutionnel et secondait de toute sa puissance les jeux de la bascule politique qui permettait à son maître de gouverner la France au milieu des agitations². Peut-être monsieur de Fontaine se flattait-il d'arriver à la patrie par un de ces coups de vent législatifs dont les effets si bizarres surprenaient alors les plus vieux politiques³. Un de ses principes les plus fixes consistait à ne plus reconnaître en France d'autre noblesse que la pairie, dont les familles⁴ étaient les seules qui eussent des privilèges.

— Une noblesse sans privilèges, disait-il, est un manche sans outil.

Aussi éloigné du parti de Lafayette⁵ que du parti de La Bourdonnaye⁶, il entreprenait avec ardeur la réconciliation générale d'où devaient sortir une ère nouvelle et de brillantes destinées pour la France. Il cherchait à convaincre les familles qui hantaient ses salons et celles où il allait⁷ du peu de chances favorables qu'offraient désormais la carrière militaire et l'administration. Il engageait les mères à lancer leurs enfants dans les professions indépendantes et industrielles, en leur donnant à entendre que les emplois militaires et les hautes fonctions du gouvernement finiraient par appartenir très constitutionnellement aux cadets des familles nobles de la pairie. Selon lui, la nation avait conquis une part assez large dans l'administration par son assemblée élective, par les places de la magistrature et par celles de la finance qui, disait-il, seraient

1. Cet adjectif s'explique sans doute par les pratiques de corruption dont il sera question p. 143.

2. La nomination de nouveaux pairs opportunément choisis a fourni parfois le moyen aux gouvernements, sous la Restauration de consolider une majorité chancelante (voir p. 193, n. 1).

3. Lafayette demeura, pendant toute la Restauration, l'un des chefs de l'opposition libérale. La Bourdonnaye, ancien émigré, avait appartenu à l'armée des princes et devint l'un des chefs du parti ultra menant avec violence l'opposition d'extrême-droite.

toujours comme autrefois l'apanage des notabilités du tiers état. Les nouvelles idées du chef de la famille de Fontaine, et les sages alliances qui en résultèrent pour ses deux premières filles, avaient rencontré de fortes résistances au sein de son ménage. La comtesse de Fontaine resta fidèle aux vieilles croyances que ne devait pas renier une femme qui appartenait aux Rohan à par sa mère. Quoiqu'elle se fût opposée pendant un moment au bonheur et à la fortune qui attendaient ses deux filles aînées, elle se rendit à ces considérations secrètes que les époux se confient le soir quand leurs têtes reposent sur le même oreiller. Monsieur de Fontaine démontra froidement à sa femme, par d'exacts calculs, que le séjour de Paris, l'obligation d'y représenter, la splendeur de sa maison qui les dédommageait des privations si courageusement partagées au fond de la Vendée, les dépenses faites pour leurs fils absorbaient la plus grande partie de leur revenu budgétaire. Il fallait donc saisir, comme une faveur céleste, l'occasion qui se présentait pour eux d'établir si richement leurs filles. Ne devaient-elles pas jouir un jour de soixante, de quatre-vingt, de cent mille livres⁸ de rente? Des mariages si avantageux ne se rencontraient pas tous les jours pour des filles sans dot. Enfin, il était temps de penser à économiser pour augmenter le pécunié de Fontaine et reconstruire l'antique fortune territoriale de la famille. La comtesse céda, comme toutes les mères l'eussent fait à sa place, quoique de meilleure grâce peut-être, à des arguments si persuasifs; mais elle déclara qu'au moins sa fille Émilie serait mariée de manière à satisfaire l'orgueil qu'elle avait contribué malheureusement à développer dans cette jeune âme.

Ainsi les événements qui auraient dû répandre la joie dans cette famille y introduisirent un léger levain de discord. Le receveur général et le jeune magistrat furent en butte aux froideurs d'un cérémonial que surent créer la comtesse et sa fille Émilie. Leur étiquette trouva bien plus amplement lieu d'exercer ses

tyrannies domestiques : le lieutenant général épousa mademoiselle Mongenod, fille d'un riche banquier^a ; le président^b se maria sensément avec une demoiselle dont le père, deux ou trois fois millionnaire^c, avait fait le commerce du sel^d ; enfin le troisième frère se montra fidèle à ces doctrines roturières en prenant pour femme mademoiselle Grossetête, fille unique du receveur général de Bourges^e. Les trois belles-sœurs, les deux beaux-frères trouvaient tant de charmes et d'avantages personnels à rester dans la haute sphère de puissances politiques et dans les salons du faubourg Saint-Germain, qu'ils s'accordèrent tous pour former une petite cour à la hautaine Emilie. Ce pacte d'intérêt et d'orgueil ne fut cependant pas tellement bien cimenté que la jeune souveraine n'excitât souvent des révolutions dans son petit État. Des scènes, que le bon ton n'eût pas désavouées, entretenaient entre tous les membres de cette puissante famille une humeur moqueuse qui, sans altérer sensiblement l'amitié affichée en public, dégénérait quelquefois dans l'intérieur en sentiments peu charitables. Ainsi la femme du lieutenant général devenue baronne^f, se croyait tout aussi noble qu'une Kergarouët^g, et prétendait que cent bonnes mille livres de rente lui donnaient le droit d'être aussi impertinente que sa belle-sœur Emilie à laquelle elle souhaitait parfois avec ironie un mariage heureux, en annonçant que la fille de tel pair venait d'épouser monsieur un tel, tout court^h. La femme du vicomteⁱ de Fontaine s'amusa à éclipser Emilie par le bon goût et par la richesse qui se faisaient remarquer dans ses toilettes, dans ses ameublements et ses équipages. L'air^j moqueur avec lequel les belles-sœurs et les deux beaux-frères accueillirent quelquefois les prétentions avouées par mademoiselle de Fontaine excitait chez elle un courroux à peine calmé par une grêle^k d'épigrammes. Lorsque le chef de la famille éprouva quelque refroidissement dans la tacite et précaire amitié du monarque, il trembla d'autant plus, que, par suite des défis railleux

des ses sœurs, jamais sa fille chérie n'avait jeté ses vues si haut.

Au milieu de ces circonstances et au moment où cette petite lutte domestique était devenue fort grave, le monarque, auprès duquel monsieur de Fontaine croyait rentrer en grâce, fut attaqué de la maladie dont il devait périr^l. Le grand politique qui sut si bien conduire sa naufrage au sein des orages ne tarda pas à succomber. Incertain de la faveur à venir, le comte de Fontaine fit donc les plus grands efforts pour rassembler autour de sa dernière fille l'élite des jeunes gens à marier. Ceux qui ont taché de résoudre le problème difficile que présente l'établissement d'une fille orgueilleuse et fantasque comprendront peut-être les peines que se donna le pauvre Vendéen. Achevée au gré de son enfant chéri, cette dernière entreprise eût couronné dignement la carrière que le comte parcourait depuis dix ans à Paris. Par la manière dont sa famille envahissait les traitements de tous les ministres, elle pouvait se comparer à la maison d'Autriche, qui, par ses alliances, menaçait d'envahir l'Europe. Aussi le vieux Vendéen ne se rebutait-il pas dans ses présentations de prétendus, tant il avait à cœur le bonheur de sa fille ; mais rien n'était plus plaisant que la façon dont l'impertinente créature^m prononçait ses arrêts et exigeait le mérite de ses adorateurs. On eût dit que, semblable à l'une de ces princesses des Mille et un joursⁿ, Emilie fût assez riche, assez belle pour avoir le droit de choisir parmi tous les princes du monde ; ses objections étaient plus bouffonnes les unes que les autres : l'un avait les jambes trop grosses ou les genoux

^a Une gangrène sénile.

^b Balzac affectonnait apparemment ce terme archaïque, puisqu'il le substitue au mot *vaisseau* après l'avoir substitué dans *La Maison du Chat-qui-pétole* au mot *barque*. On le rencontre encore dans *Les Employés*.

^c Les contes persans des *Mille et Un Jours* ont été traduits en français au début du XVIII^e siècle par Félib de la Tour.

cagneux, l'autre était myope, celui-ci s'appelait Durand, celui-là boitait, presque tous lui semblaient trop gras. Plus vive, plus charmante, plus gaie que jamais après avoir rejeté deux ou trois prétendus, elle s'élançait dans les fêtes de l'hiver et courait au bal où ses yeux perçants examinaient les célébrités du jour, où elle se plaisait à exciter des demandes^c qu'elle rejetait toujours. La nature lui avait donné en profusion les avantages nécessaires à ce rôle de Céliène¹. Grande et svelte, Émilie de Fontaine possédait une démarche imposante ou folâtre, à son gré. Son col^e un peu long lui permettait de prendre de charmantes attitudes de dédain et d'impertinence. Elle s'était fait un fécond répertoire de ces airs de tête et de ces gestes féminins qui expliquent si cruellement ou si heureusement les demi-mots et les sourires. De beaux cheveux noirs, des sourcils très fournis et fortement arqués prétaient à sa physionomie une expression de fierté que la coquette en autant que son miroir lui apprirent à rendre terrible ou à tempérer par la fixité ou par la douceur de son regard, par l'immobilité ou par les légères inflexions de ses lèvres, par la froideur ou la grâce de son sourire. Quand Émilie voulait s'emparer d'un cœur, sa voix pure ne manquait pas de mélodie; mais elle pouvait aussi lui imprimer une sorte de clarté brève quand elle entreprenait de paralyser la langue indiscrete d'un cavalier. Sa figure blanche et son front d'albâtre^f étaient semblables à la surface limpide d'un lac qui tout à coup se ride sous l'effort d'une brise ou reprend sa sérénité joyeuse quand l'air se calme. Plus d'un jeune homme en proie à ses dédains l'accusa de jouer la comédie; mais elle se justifiait en inspirant aux médisants le désir de lui plaire et les soumettant aux dédains de sa coquette.

1. Céliène, selon Balzac, « représente la femme aristocratique » comme Figaro représente le peuple (*Le Cabinet des Antiques*, p. 136). Aussi le nom de ce personnage vient-il naturellement sous sa plume à propos des diverses coquettes qu'il a décrites dans sa *Comédie humaine*.

renie^a. Parmi les jeunes filles à la mode, nulle mieux qu'elle ne savait prendre un air de hauteur en recevant le salut d'un homme de talent^b, ou déployer cette politesse insultante qui fait de nos-égaux des inférieurs, et déverser son impertinence sur tous ceux qui essayaient de marcher au pair^e avec elle. Elle semblait, partout où elle se trouvait, recevoir plutôt des hommages que des compliments; et même chez une princesse, sa tournure et ses airs eussent converti le fauteuil sur lequel elle se serait assise en un trône impérial.

Monsieur de Fontaine découvrit trop tard combien l'éducation de la fille qu'il aimait le plus avait été faussée par la tendresse de toute la famille. L'admiration que le monde témoigne d'abord à une jeune personne, mais de laquelle il ne tarde pas à se venger, avait encore exalté l'orgueil d'Émilie et accru sa confiance en elle. Une complaisance générale avait développé chez elle l'égoïsme naturel aux enfants gâtés qui, semblables à des rois, s'amuse de tout ce qui les approche. En ce moment, la grâce de la jeunesse et le charme des talents cachaient à tous les yeux ces défauts, d'autant plus odieux chez une femme qu'elle ne peut plaire que par le dévouement et par l'abnégation; mais rien n'échappe à l'œil d'un bon père. Monsieur de Fontaine essaya souvent d'expliquer à sa fille les principales pages du livre énigmatique de la vie. Vaine entreprise! Il eut trop souvent à gémir sur l'indocilité capricieuse et sur la sagesse ironique de sa fille pour persévérer dans une tâche aussi difficile que celle de corriger un si pernicieux naturel. Il se contenta de donner de temps en temps des conseils pleins de douceur et de bonté; mais il n'avait la douleur de voir ses plus tendres paroles glissant sur le cœur de sa fille comme s'il eût été de marbre. Les yeux d'un père se dessillent si tard, qu'il fallut au vieux Vendécen plus d'une épreuve pour s'apercevoir de l'air de condescendance avec laquelle sa fille lui accordait de rares caresses. Elle ressemblait à ces jeunes enfants qui paraissent dire à leur mère :

« Dépêche-toi de m'embrasser pour que j'aille jouer ».
 Enfin, Émilie daignait avoir de la tendresse pour ses parents. Mais souvent, par des caprices soudains qui semblent inexplicables chez les jeunes filles, elle s'isolait et ne se montrait plus que rarement; elle se plaignait d'avoir à partager avec trop de monde le cœur de son père et de sa mère, elle devenait jalouse de tout, même de ses frères et de ses sœurs. Puis, après avoir bien pris de la peine à créer un désert autour d'elle, cette fille bizarre^a accusait la nature entière de sa solitude factice, et de ses peines volontaires^b. Armée de son expérience de vingt ans, elle condamnait le sort parce que, ne sachant pas que le premier principe du bonheur est en nous, elle demandait aux choses de la vie de le lui donner. Elle aurait fui au bout du globe^c pour éviter des mariages semblables à ceux de ses deux sœurs; et néanmoins, elle avait dans le cœur une affreuse jalousie de les voir mariées, riches et heureuses. Enfin, quelquefois elle donnait à penser à sa mère, victime de ses procédés tout autant que monsieur de Fontaine, qu'elle avait un grain de folie^d. Cette aberration était assez explicable: rien n'est plus commun que cette secrète fierté née au cœur des jeunes personnes qui appartiennent à des familles haut placées sur l'échelle sociale, et que la nature a douées d'une grande beauté. Presque toutes sont persuadées que leurs mères, arrivées à l'âge de quarante ou cinquante ans, ne peuvent plus ni sympathiser avec leurs jeunes âmes, ni en concevoir les fantaisies. Elles s'imaginent que la plupart des mères, jalouses de leurs filles, veulent les habiller à leur mode dans le dessein prémédité de les éclipser ou de leur ravir des hommages. De là, souvent, des larmes secrètes ou de sourdes révoltes contre la prétendue tyrannie^e maternelle. Au milieu de ces chagrins qui deviennent réels, quoique assis sur une base imaginaire, elles ont encore la manie de composer un thème pour leur existence, et se tirent à elles-mêmes un brillant horoscope; leur magie consiste à prendre leurs rêves pour des

réalités; elles résolvent secrètement, dans leurs longues méditations, de n'accorder leur cœur et leur main qu'à l'homme qui possèdera tel ou tel avantage; elles dessinent dans leur imagination^a un type auquel il faut, bon gré mal gré, que leur futur ressemble. Après avoir expérimenté la vie et fait les réflexions sérieuses qui accompagnent les années, à force de voir le monde et son triumpsoaique, à force d'exemples malheureux, les belles seules de leur figure idéale s'abolissent; puis, elles se trouvent un beau jour, dans le courant de la vie, tout étonnées d'être heureuses sans la nuptiale poésie de leurs rêves. Suivant cette poétique, mademoiselle Émilie de Fontaine avait arrêté, dans sa fragile sagesse^b, un programme auquel devait se conformer son prétendu pour être accepté^c. De là, ses dédains et ses sarcasmes^d.

Quoique jeune et de noblesse ancienne, s'était-elle dit, il sera pair de France ou fils aîné d'un pair. Il me serait insupportable de ne pas voir mes armes peintes sur les panneaux de ma voiture au milieu des plus flottants d'un manseau d'azur¹, et de ne pas courir^e comme les princes dans la grande allée des Champs-Élysées, les jours de Longchamp. D'ailleurs, mon père prétend que ce sera un jour la plus belle dignité de France. Je le veux militaire en me réservant de lui faire donner sa démission, et je le veux décoré pour qu'on nous porte les armes.

Ces rares qualités ne servaient à rien, si cet être de raison ne possédait pas encore une grande amabilité, une jolie tournure, de l'esprit, et s'il n'était pas svelte. La maigreur, cette grâce du corps^f, quelque fugitive qu'elle pût être, surtout dans un gouvernement représentatif², était une clause de rigueur. Mademoiselle de

¹ Le manseau d'azur était, sous la Restauration, un insigne distinctif des pairs de France.

² Ce trait serait incompréhensible si Balzac n'évoquait un peu plus loin les débauches gastronomiques érigées par les ministres

Fontaine avait une certaine mesure idéale qui lui servait de modèle. Le jeune homme qui, au premier coup d'œil, ne remplissait pas les conditions voulues^a, n'obtenait même pas un second regard.

— Oh! mon Dieu, voyez combien ce monsieur est gras, était-chez elle la plus haute expression du mépris. A l'entendre, les gens d'une honnête corpulence étaient incapables de sentiments, mauvais maris et indignes d'entrer dans une société civilisée. Quoique ce fût une beauté recherchée en Orient, l'embonpoint lui semblait un malheur chez les femmes; mais chez un homme, c'était un crime. Ces opinions paradoxales amusaient^b, grâce à une certaine gaieté d'élocution. Néanmoins le comte sentit que plus tard les prétentions de sa fille, dont le ridicule allait être visible pour certaines femmes aussi clairvoyantes que peu charitables, deviendraient un fatal sujet de raillerie. Il craignit que les idées bizarres de sa fille ne se changassent en mauvaises. Il tremblait que le monde impitoyable ne se moquât déjà d'une personne qui restait si longtemps en scène sans donner un dénouement à la comédie qu'elle y jouait. Plus d'un acteur, mécontent d'un refus, paraissait attendre le moindre incident malheureux pour se venger. Les indifférents, les oisifs commentaient à se lasser d.; l'admiration est toujours une fatigue pour l'espèce humaine. Le vieux Vendéen savait mieux que personne que s'il faut choisir avec art le moment d'entrer sur les tréteaux du monde, sur ceux de la cour, dans un salon ou sur la scène, il est encore plus difficile d'en sortir à propos. Aussi, pendant le premier hiver qui suivit l'avènement de Charles X au trône¹, redoubla-t-il d'efforts, conjointement avec ses trois fils et ses gendres, pour réunir dans les salons

de la Restauration en méthode de gouvernement. D'une façon plus générale, Balzac a noté dans *Le Père Goriot* (p. 138) quelle importance prit à cette époque dans l'aristocratie le luxe de la table.

1. Nous sommes donc en janvier ou février 1825.

de son hôtel les meilleurs partis que Paris et les différentes députations des départements pouvaient présenter. L'éclat de ses fêtes, le luxe de sa salle à manger et ses dîners parfumés de truffes rivalisaient avec les célèbres repas par lesquels les ministres du temps s'assuraient le vote de leurs soldats parlementaires.

L'honorable député fut alors signalé comme un des plus puissants corrupteurs de la probité législative de cette illustre^a Chambre qui sembla mourir d'indigestion⁴. Chose bizarre! ses tentatives pour marier sa fille le maintinrent dans une éclatante faveur. Peut-être trouva-t-il quelque avantage secret à vendre deux fois ses truffes. Cette accusation due à certains libéraux railleurs qui compensaient^b par l'abondance de leurs paroles, la rareté de leurs adhérents dans la Chambre², n'eut aucun succès³. La conduite du gentilhomme poitevin était en général si noble et si honorable, qu'il ne reçut pas une seule de ces épigrammes par lesquelles les malins journaux de cette époque³ assaillirent les gros cents votants du centre, les ministres, les cuisiniers, les directeurs généraux, les princes de la fourchette et les défenseurs d'office qui soutenaient l'administration Villèle. A la fin de cette campagne, pendant laquelle monsieur de Fontaine avait, à plusieurs reprises, fait donner toutes ses troupes, il crut que son assemblée de prétendus ne serait pas, cette fois, une fantasmagorie pour sa fille. Il avait une certaine satisfaction intérieure d'avoir bien rempli son devoir de père. Puis après avoir fait flèche de tout bois, il espérait que, parmi tant de cœurs offerts à la capricieuse Emilie,

1. Les dîners Fontaine ressemblent aux dîners Piet, dont Stendhal est souvent dans *Lucien Leuwen*. Les familles des soirées offertes sous la Restauration par le député Piet furent surnommées les Ventrus (communication de Mme Meininger).

2. Après les élections de 1824, l'opposition libérale s'était trouvée réduite à dix-neuf membres.

3. A gauche, *La Constitutionnel*, à droite, *La Quotidienne* se distinguaient par la virulence de leurs attaques.

il pouvait s'en rencontrer au moins un qu'elle eût distingué^a. Incapable de renouveler cet effort, et d'ailleurs lassé de la conduite de sa fille, vers la fin du carême, un matin que la séance de la Chambre ne réclamait pas trop impérieusement son vote, il^b résolut de la consulter^c. Pendant qu'un valet de chambre dessinait artistement sur son crâne jaune le delta de poudre qui complétait, avec des ailes de pigeon pendantes, sa coiffure vénérable^d, le père d'Émilie ordonna, non sans une secrète émotion, à son vieux valet de chambre d'aller avertir l'orgueilleuse demoiselle de comparaître immédiatement devant le chef de la famille.

— Joseph, lui dit-il au moment où il eut achevé sa coiffure, ôtez cette serviette, tirez ces rideaux, mettez ces fauteuils en place, secouez le tapis de la cheminée et remettez-le bien droit^e, essuyez partout. Allons! Donnez un peu d'air à mon cabinet en ouvrant la fenêtre.

Le comte multipliait ses ordres, essouffiait Joseph, qui, devant les intentions de son maître, restait quelque fraîcheur^e à cette pièce naturellement la plus négligée de toute la maison, et réussit à imprimer une sorte d'harmonie^f à des monceaux de comptes, aux cartons, aux livres, aux meubles de ce sancruaire où se débattaient les intérêts du domaine royal. Quand Joseph eut achevé de mettre un peu d'ordre dans ce chaos et de placer en évidence, comme dans un magasin de nouveautés, les choses qui pouvaient être les plus agréables à voir, ou produire par leurs couleurs une sorte de poésie bureaucratique, il s'arrêta au milieu du dédale des paperasses étalées en quelques endroits jusque sur le tapis, il s'admira lui-même un moment, hocha la tête et sortit.

Le pauvre^g sinécuriste ne partagea pas la bonne opinion de son serviteur. Avant de s'asseoir dans son

^f Coiffure vénérable en effet, car les ailes de pigeon disposées de chaque côté de la tête ont été créées au xviii^e siècle.

immense fauteuil à oreilles, il^a jeta un regard de méfiance autour de lui, examina d'un air hostile sa robe^b de chambre, en chassa quelques grains de tabac, s'essuya soigneusement le nez, rangea les pelles et les pincettes, artisa le feu, releva les quartiers de ses pantouffles, rejeta en arrière sa petite queue^c horizontalement logée entre le col de son gilet et celui de sa robe de chambre, et lui fit reprendre sa position perpendiculaire; puis, il donna un coup de balai aux cendres d'un foyer qui attestait l'obstination de son catarrhe. Enfin le vieillard ne s'assit qu'après avoir repassé une dernière fois en revue son cabinet, en espérant que rien n'y pourrait donner lieu aux remarques aussi plaisantes qu'impertinentes par lesquelles sa fille avait e^c coutume de répondre à ses sages avis. En cette occurrence, il ne voulait pas compromettre sa dignité paternelle. Il prit délicatement une prise de tabac, et toussa deux ou trois fois comme s'il se disposait à demander l'appel nominal; il entendait le pas léger de sa fille, qui entra en fredonnant un air d'*il Barbieri*^d.

— Bonjour, mon père. Que me voulez-vous donc ce matin?

Après ces paroles jetées comme la ritournelle de l'air qu'elle chantait, elle embrassa le comte, non pas avec cette tendresse familière qui rend le sentiment filial chose si douce, mais avec l'insouciance légèreté d'une maîtresse sûre de toujours plaire quoi qu'elle fasse^e.

— Ma chère enfant, dit gravement monsieur de Fontaine, je t'ai fait venir pour causer très sérieusement avec toi, sur ton avenir. La nécessité où tu es en ce moment de choisir un mari de manière à rendre ton bonheur durable...

— Mon bon père, répondit Émilie en employant les sons les plus caressants de sa voix pour l'interrompre,

^a La queue de la perruque.

^d Cet opéra de Rossini fut créé aux Italiens en 1819 et couramment représenté ensuite pendant toute la Restauration.

il me semble que l'armistice que nous avons conclu relativement à mes prétendus n'est pas encore expiré.

— Émilie, cessons aujourd'hui de badiner sur un sujet si important. Depuis quelque temps les efforts de ceux qui t'aiment véritablement, ma chère enfant, se réunissent pour te procurer un établissement convenable, et ce serait être coupable d'ingratitude que d'accueillir légèrement les marques d'intérêt que je ne suis pas seul à te prodiguer.

En entendant ces paroles et après avoir lancé un regard malicieusement investigateur sur les meubles du cabinet paternel, la jeune fille alla prendre celui des fauteuils qui paraissait avoir le moins servi aux solliciteurs, l'apporta elle-même de l'autre côté de la cheminée, de manière à se placer en face de son père, prit une attitude si grave qu'il était impossible de n'y pas voir les traces d'une moquerie, et se croisa les bras sur la riche garniture d'une pèlerine à la neige dont les nombreuses ruches de tulle furent impitoyablement froissées. Après avoir regardé de côté, et en riant, la figure soucieuse de son vieux père, elle rompit le silence.

— Je ne vous ai jamais entendu dire, mon cher père, que le gouvernement fit ses communications en robe de chambre. Mais, ajouta-t-elle en souriant^a, n'importe, le peuple ne doit pas être difficile^b. Voyons donc vos projets de loi et vos présentations officielles.

— Je n'aurai pas toujours la facilité de vous en faire, jeune folle ! Écoute, Émilie. Mon intention n'est pas de compromettre plus longtemps mon caractère, qui est une partie de la fortune de mes enfants, à recruter ce régiment de danseurs que tu mets en déroute à

1. Ces métaphores politiques appliquées à la vie de famille étaient communes chez les Balzac, en particulier sous la plume de Laurence Bernard-François Balzac est « le roi ». Mme Balzac « la reine » ; les deux filles sont « les princesses » (Corr. Pierrot I, 79). Voir les mêmes usages sous la plume de Laure de Rastignac dans *Le Père Goriot* (p. 110).

chaque printemps. Déjà tu as été la cause innocente de bien des brouilleries dangereuses avec certaines familles. J'espère que tu comprendras mieux aujourd'hui les difficultés de ta position et de la nôtre. Tu as vingt-deux ans^a, ma fille, et voici près de trois ans que tu devrais être mariée^b. Tes frères, tes deux sœurs sont tous établis richement et heureusement. Mais, mon enfant, les dépenses que nous ont suscitées ces mariages, et le train de maison que tu fais tenir à ta mère, ont absorbé tellement nos revenus, qu'à peine pourrai-je te donner cent mille francs de dot. Dès aujourd'hui je veux m'occuper du sort à venir de ta mère, qui ne doit pas être sacrifiée à ses enfants. Émilie, si je venais à manquer à ma famille, madame de Fontaine ne saurait être à la merci de personne, et doit continuer à jouir de l'aisance par laquelle j'ai récomposé trop tard son dévouement à mes malheurs. Tu vois, mon enfant, que la faiblesse de ta dot ne saurait être en harmonie avec tes idées de grandeur. Encore sera-ce un sacrifice que je n'ai fait pour aucun autre de mes enfants, mais ils se sont généreusement accordés à ne pas se prévaloir un jour de l'avantage que nous ferons à un enfant trop chéri.

— Dans leur position ! dit Émilie en agitant la tête avec ironie.

— Ma fille, ne dépréciez jamais ainsi ceux qui vous aiment. Sachez qu'il n'y a que les pauvres de généreux ! Les riches ont toujours d'excellentes raisons pour ne pas abandonner vingt mille francs à un parent. Eh bien ! ne boude pas, mon enfant, et parlons raisonnablement. Parmi les jeunes gens à marier, n'as-tu pas remarqué monsieur de Manerville ?

— Oh ! il dit *zèz* au lieu de jeu, il regarde toujours son pied parce qu'il le croit petit^d, et il se mire ! D'ailleurs, il est blond, je n'aime pas les blonds.

— Eh bien, monsieur de Beaudenord ?

— Il n'est pas noble. Il est mal fait et gros. A la vérité, il est brun. Il faudrait que ces deux messieurs

s'entendissent pour réunir leurs fortunes, et que le premier donnât son corps et son nom au second qui garderait ses cheveux, et alors... peut-être...

— Qu'as-tu à dire contre monsieur de Rastignac ?

— Madame de Nucingen en a fait un banquier^b, dit-elle malicieusement et

— Et le vicomte de Portenduère, notre parent ?

— Un enfant qui danse mal, et d'ailleurs sans fortune^a. Enfin, mon père^a, ces gens-là n'ont pas de titre. Je veux être au moins comtesse comme l'est ma mère^e.

— Tu n'as donc vu personne cet hiver qui...

— Non, mon père.

— Que veux-tu donc ?

— Le fils d'un pair de France.

— Ma fille, vous êtes folle ! dit monsieur de Fontaine en se levant.

Mais tout à coup^f il leva les yeux au ciel, sembla puiser une nouvelle dose^g de résignation dans une pensée religieuse ; puis, jetant un regard de pitié paternelle sur son enfant, qui devint émue, il lui prit la main, la serra, et lui dit avec attendrissement : — Dieu m'en est témoin, pauvre créature égarée ! j'ai consciencieusement rempli mes devoirs de père envers toi, que dis-je, consciencieusement ? avec amour, mon Émilie. Oui, Dieu le sait, cet hiver j'ai amené près de toi plus d'un honnête homme dont les qualités, les mœurs, le caractère m'étaient connus, et tous ont paru dignes de toi. Mon enfant, ma tâche est remplie. D'aujourd'hui je te rends l'arbitre de ton sort, me trouvant heureux et malheureux tout ensemble de me voir dé-

1. Balzac raconte dans *La Maison Nucingen* comment Rastignac, devenu le « collaborateur conjugal » de Nucingen, fut utilisé par le banquier dans des manœuvres financières où il trouva d'ailleurs son compte.

2. Les noms de personnages « réparaisants » qui figurent dans ce dialogue n'ont été introduits qu'en 1842 (voir p. 351).

chargé de la plus lourde des obligations paternelles. Je ne sais pas si longtemps encore tu entendras une voix qui, par malheur, n'a jamais été sévère ; mais souviens-toi que le bonheur conjugal ne se fonde pas tant sur des qualités brillantes et sur la fortune, que sur une estime réciproque. Cette félicité est, de sa nature, modeste et sans éclat. Va, ma fille, mon aveu est acquis à celui que tu me présenteras pour gendre^a ; mais si tu devenais malheureuse, songe que tu n'auras pas le droit d'accuser ton père. Je ne me refuserai pas à faire des démarches et à t'aider ; seulement, que ton choix soit sérieux, définitif : je ne compromettrai pas deux fois le respect dû à mes cheveux blancs.

L'affection que lui témoignait son père et l'accent solennel qu'il mit à son onctueuse allocution touchèrent vivement mademoiselle de Fontaine ; mais elle dissimula son attendrissement, sauta sur les genoux du comte qui s'était assis tout tremblant encore, lui fit les caresses les plus douces, et le câlina avec tant de grâce que le front du vieillard se dérida. Quand Émilie jugea que son père était remis de sa pénible émotion^b, elle lui dit à voix basse : — Je vous remercie bien de votre gracieuse attention^c, mon cher père. Vous^d avez arrangé votre appartement pour recevoir votre fille chérie^e. Vous ne saviez peut-être pas la trouver si folle et si rebelle. Mais, mon père, est-il donc bien difficile d'épouser un pair de France ? vous prétendiez qu'on en faisait par douzaines ! Ah ! du moins vous ne me refuserez pas des conseils.

— Non, pauvre enfant, non, et je te crierai plus d'une fois : Prends garde ! Songe donc que la pairie est un ressort trop nouveau dans notre gouvernement, comme disait le feu roi, pour que les pairs puissent posséder de grandes fortunes. Ceux qui sont riches veulent le devenir encore plus. Le plus opulent de tous les membres de notre pairie n'a pas la moitié

1. Cinquante-neuf en 1819 ; vingt-sept en 1823...

du revenu que possède le moins riche lord de la chambre haute en Angleterre. Or les pairs de France chercheront tous de riches héritières pour leurs fils, n'importe où elles se trouveront. La nécessité où ils sont tous de faire des mariages d'argent durera plus de deux siècles^a. Il est possible qu'en attendant l'heureux hasard que tu désires, recherche qui peut te coûter tes plus belles années, tes charmes^b (car on s'épouse considérablement par amour dans notre siècle), tes charmes, dis-je, opèrent un prodige. Lorsque l'expérience se cache sous un visage aussi frais que le tien, l'on peut en espérer des merveilles. N'as-tu pas d'abord la facilité de reconnaître les vertus dans le plus ou le moins de volume que prennent les corps? ce n'est pas un petit mérite. Aussi n'ai-je pas besoin de prévenir une personne aussi sage que toi de toutes les difficultés de l'entreprise. Je suis certain que tu ne supposeras jamais à un inconnu du bon sens en lui voyant une figure flatteuse, ou des vertus en lui trouvant une jolie tournure. Enfin je suis parfaitement de ton avis sur l'obligation dans laquelle sont tous les fils de pair d'avoir un air à eux et des manières tout à fait distinctives. Quoique aujourd'hui rien ne marque le haut rang, ces jeunes gens-là auront pour toi peut-être un *je ne sais quoi* qui te les révélera. D'ailleurs, tu tiens ton cœur en bride comme un bon cavalier certain de ne pas laisser broncher son coursier. Ma fille, bonne chance.

— Tu te moques de moi, mon père. Eh bien, je te déclare que j'irai plutôt mourir au couvent de mademoiselle de Condé¹, que de ne pas être la femme d'un pair de France.

Elle s'échappa des bras de son père, et, fière d'être sa maîtresse, elle s'en alla en chantant l'air de *Cara*

1. Louise-Adélaïde de Bourbon, princesse de Condé, qui fonda sous la Restauration, à la Maison du Temple, l'institution de l'Adoration perpétuelle.

non dubitare du *Matrimonio segreto*¹. Par hasard la famille ferait ce jour-là l'anniversaire d'une fête domestique. Au dessert, madame Planat^a, la femme du receveur général et l'aînée d'Émilie, parla assez hautement d'un jeune Américain, possesseur d'une immense fortune, qui, devenu passionnément épris de sa sœur, lui avait fait des propositions extrêmement brillantes.

— C'est un banquier, je crois, dit négligemment Émilie. Je n'aime pas les gens de finance.

— Mais, Émilie, répondit le baron de Vilaine^b, le mari de la seconde sœur de mademoiselle de Fontaine, vous n'aimez pas non plus la magistrature^c, de manière que je ne vois pas trop, si vous repoussez les propriétaires non titrés, dans quelle classe vous choisirez un mari.

— Surtout, Émilie, avec ton système de maigreur, ajouta le lieutenant général.

— Je sais, répondit la jeune fille, ce qu'il me faut. — Ma sœur veut un beau nom, un beau jeune homme, un bel avenir^c, dit la baronne de Fontaine, et cent mille livres de rente, enfin monsieur de Marsay par exemple^d!

— Je sais, ma chère sœur, reprit Émilie, que je ne ferai pas un sot mariage comme j'en ai tant vu faire. D'ailleurs, pour éviter ces discussions nuptiales^e, je déclare que je regarderai comme les ennemis de mon repos^f ceux qui me parleront de mariage.

Un oncle d'Émilie, un vice-amiral^g, dont la fortune venait de s'augmenter d'une vingtaine de mille livres

1. Plus exactement *Cara non dubitar* (Chère, il ne faut pas douter). Air début du *Matrimonio segreto*, opéra de Cimarosa souvent représenté sous la Restauration, Paolino adresse cette rassurante parole à Caroline qui l'a épousé contre la volonté paternelle. Cet air, qui peut apparaître ici vaguement en situation, est chanté aussi par Mme de Restaud dans *Le Père Goriot* (p. 76). Il sera encore question p. 172 d'un des plus beaux duos de Cimarosa, chanté par Émilie et Longueville.

2. La réplique est judicieusement prêtée à celui des deux gendres qui est magistrat.

visâges sévères de monsieur et de madame de Fontaine. — J'ai laissé ma fille Emilie maîtresse de son sort, fut la réponse que laissa tomber le comte d'un son de voix profond a.

Les parents et les convives regardèrent alors mademoiselle de Fontaine avec une curiosité mêlée de pitié. Cette parole semblait annoncer que la bonté paternelle s'était lassée de lutter contre un caractère que la famille savait être incorrigible. Les gendres^b murmurèrent, et les frères lancèrent à leurs femmes des sourires moqueurs. Dès ce moment, chacun cessa de s'intéresser au mariage de l'orgueilleuse fille. Son vieil oncle fut le seul qui, en sa qualité d'ancien marin, osât courir des bordées avec elle et essayer ses boutades, sans être jamais embarrassé de lui rendre feu pour feu.

Quand la belle saison fut venue après le vote du budget, cette famille, véritable modèle des familles parlementaires de l'autre bord de la Manche, qui ont un pied dans toutes les administrations et dix voix aux Communes, s'envola, comme une nichée d'oiseaux, vers les beaux sites d'Aulnay, d'Antony et de Châtenay. L'opulent receveur général avait récemment acheté dans ces parages une maison de campagne pour sa femme qui ne restait à Paris que pendant les sessions. Quoiqu'elle ne restât à Paris que pendant les sessions, ce sentiment n'allait pas jusqu'à dédaigner les avantages de la fortune amassée par les bourgeois; elle accompagna donc sa soeur à sa villa somptueuse, moins par amitié pour les personnes de sa famille qui s'y réfugèrent, que parce que le bon ton ordonne impérieusement à toute femme e qui se respecte d'abandonner Paris pendant l'été. Les vertes campagnes de Sceaux remplissaient admirablement bien les conditions exigées par le bon ton et le devoir des charges publiques.

Comme il est un peu douteux que la réputation du bal champêtre de Sceaux ait jamais dépassé l'enceinte du département de la Seine, il est nécessaire de donner quelques détails sur cette fête hebdomadaire qui, par

de rente par suite de la loi d'indemnité¹, vieillard septuagénaire en possession de dire de dures vérités à sa petite-nièce de laquelle il raffolait^b, s'écria pour dissiper l'aigreur de cette conversation : — Ne tourmentez donc pas ma^c pauvre Emilie! ne voyez-vous pas qu'elle attend la majorité du duc de Bordeaux²!

Un rire universel accueillit la plaisanterie du vieillard. — Prenez garde que je ne vous épouse, vieux fou! répartit la jeune fille dont les dernières paroles furent heureusement étouffées par le bruit³.

— Mes enfants, dit madame de Fontaine pour adoucir cette impertinence, Emilie, de même que vous tous, ne prendra conseil que de sa mère^d.

— Oh! mon Dieu, je n'écouterai que moi dans une affaire qui ne regarde que moi, dit fort distinctement mademoiselle de Fontaine.

Tous les regards se portèrent alors sur le chef de la famille. Chacun semblait être curieux de voir comment il allait s'y prendre pour maintenir sa dignité. Non seulement le vénérable Vendéen jouissait d'une grande considération dans le monde; mais encore, plus heureux que bien des pères, il était apprécié par sa famille dont tous les membres avaient su reconnaître les qualités solides qui lui servaient à faire la fortune des siens; aussi était-il entouré de ce profond respect que témoignent les familles anglaises et quelques maisons aristocratiques du continent au représentant de l'arbre généalogique. Il s'établit un profond silence, et les yeux des convives se portèrent alternativement sur la figure boudeuse et altière de l'enfant gâté et sur les

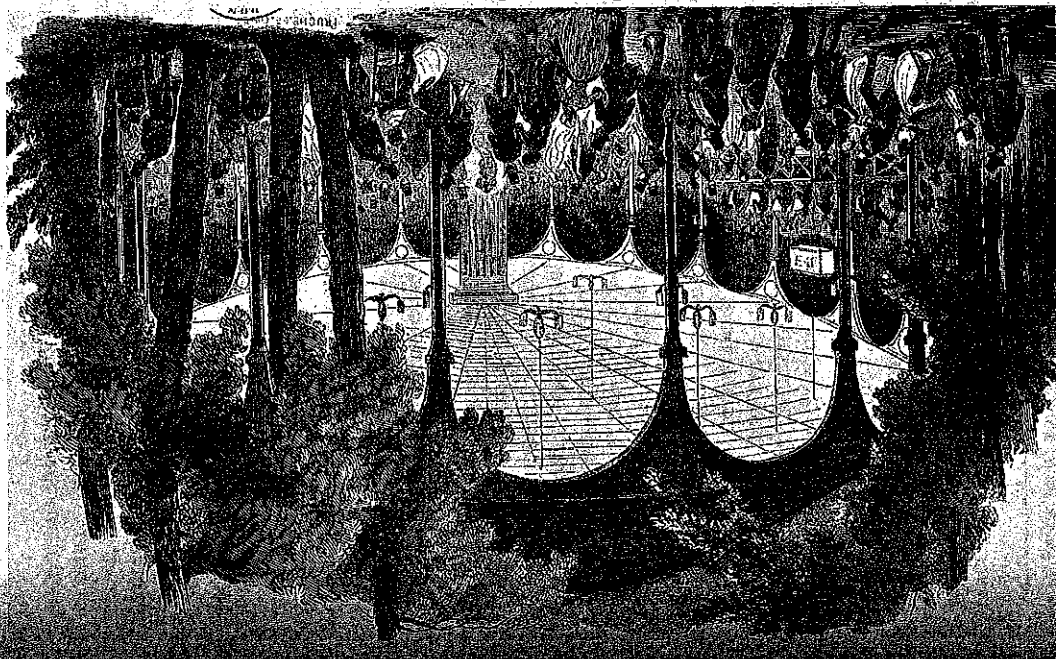
1. Cette loi, dite du milliard des émigrés, prévoyait 30 millions de rente, correspondant à un capital d'un milliard, qui devaient être répartis entre tous les émigrés. Elle avait été annoncée dans le premier discours du Trône de Charles X, le 22 décembre 1824.

2. Le duc de Bordeaux, fils du duc et de la duchesse de Berry, est né le 20 septembre 1820; il est donc dans sa cinquième année.

3. Cette parole inconsciemment prophétique prend son relief avec le dénouement.

son importance, menaçait alors de ^{1a} devenir une institution. Les environs de la petite ville de Sceaux jouissent d'une renommée due à des sites qui passent pour être ravissants. Peut-être sont-ils fort ordinaires et ne doivent-ils leur célébrité qu'à la stupidité des bourgeois de Paris, qui, au sortir des abîmes de moëllon où ils sont ensevelis, seraient disposés à admirer les plaines de la Beauce. Cependant les poétiques ombrages d'Antoinay, les collines d'Antony et la vallée de la Bièvre étant habités par quelques artistes qui, ont voyagé, par des étrangers, gens fort difficiles, et par nombre de jolies femmes qui ne manquent pas de goût, il est à croire que les Parisiens ont raison. Mais Sceaux possède un autre attrait non moins puissant sur le Parisien. Au milieu d'un jardin d'où se découvrent de délicieux aspects, se trouve une immense rotonde ouverte de toutes parts dont le dôme aussi léger que vaste est soutenu par d'élegants piliers. Ce dais champêtre protège une salle de danse. Il est rare que les propriétaires les plus collets montés du voisinage n'émigrent pas une fois ou deux pendant la saison vers ce palais de la Terpsichore villageoise, soit en cavalcades brillantes soit dans ces élégantes et légères voitures qui saupoudrent de poussière les piétons philosophes. L'espoir de rencontrer là quelques femmes du beau monde et d'être vu par elles, l'espoir moins souvent trompé d'y voir de jeunes paysannes aussi rusées que des juges fait accourir le dimanche, au bal de Sceaux, de nombreux essayés de clercs d'avoué, de disciples d'Esou-lape et de jeunes gens dont le teint blanc et la fraîcheur sont entretenus par l'air humide des arrière-boutiques parisiennes. Aussi bon nombre de mariages bourgeois

1. Les premières éditions évoquaient le danger au présent; mais Balzac dut considérer en 1842 que le bal de Sceaux avait perdu une partie de sa vogue. Ce bal datait du début du siècle, après que le marquis de la ville, M. Desgranges, eut racheté avec quelques amis les jardins du château, devenu biens nationaux.



B. N. Estampes

Le Bal de Sceaux

Gravure de Pruche et Champin

«... une immense rotonde ouverte de toutes parts dont le dôme aussi léger que vaste est soutenu par d'élegants piliers ». (p. 154)

Cl. B. N.

se sont-ils ébauchés aux sons de l'orchestre qui occupe le centre de cette salle circulaire. Si le toit pouvait parler, que d'amours ne raconterait-il pas ? Cette^a, intéressante mêlée rendait alors le bal de Sceaux plus piquant que ne le sont deux ou trois autres bals des environs de Paris¹, sur lesquels sa rotonde, la beauté du site et les agréments de son jardin lui donnaient d'incontestables avantages. Emilie, la première, manifesta le désir d'aller faire *peuple* à ce joyeux bal de parondissement, en se promettant un énorme plaisir à se trouver au milieu de cette assemblée. On s'étonna de son désir d'errer au sein d'une telle cohue, mais l'incognito n'est-il pas pour les grands une très vive jouissance ? Mademoiselle de Fontaine se plaisait à se figurer toutes ces tournures citadines, elle se voyait laissant dans plus d'un cœur bourgeois le souvenir d'un regard et d'un sourire enchanteurs, riait déjà des danseuses à prétentions^b, et taillait ses crayons pour les scènes avec lesquelles elle comptait enrichir les pages de son album satirique^c. Le dimanche n'arriva jamais assez tôt au gré de son impatience. La société du pavillon Planat se mit en route à pied, afin de ne pas commettre d'indiscrétion sur le rang des personnes qui voulaient honorer le bal de leur présence. On avait dîné de bonne heure. Enfin, le mois de mai favorisait cette escapade aristocratique par la plus belle de ses soirées. Mademoiselle de Fontaine fut toute surprise de trouver, sous la rotonde, quelques quadrilles composés de personnes qui paraissaient appartenir à la bonne compagnie^d. Elle vit bien, çà et là, quelques jeunes gens qui semblaient avoir employé les économies d'un mois pour briller pendant une journée^e, et reconnut plusieurs couples dont la joie trop franche n'accusait rien de conjugal; mais elle n'eut qu'à glaner

¹ Balzac peut songer aux bals assez fréquentés de Belleville, de Saint-Cloud ou du Ranelagh. Voir une allusion à ce dernier bal dans *La Gilette* (O. D. II, 278).

au lieu de recaler. Elle s'étonna de voir le plaisir habillé de percale ressembler si fort au plaisir vêtu de satin, et la bourgeoise a dansant avec autant de grâce, quelquefois mieux que ne dansait la noblesse. La plupart des toilettes étaient simples et bien portées. Ceux qui, dans cette assemblée, représentaient les suzerains du territoire, c'est-à-dire les paysans, se tenaient dans leur coin avec une incroyable politesse. Il fallut même à mademoiselle Émilie une certaine étude de divers éléments qui composaient cette réunion avant de pouvoir y trouver un sujet de plaisanterie. Mais elle n'eut ni le temps de se livrer à ses malicieuses critiques ni le loisir d'entendre beaucoup de ces propos saillants que les caricaturistes recueillent ^{1b} avec joie. L'orgueilleuse créature rencontra subitement dans ce vaste champ une fleur, la métaphore est de saison, dont l'éclat et les couleurs agitent sur son imagination avec les prestiges d'une nouveauté. Il nous arrive souvent de regarder une robe, une tenture, un papier blanc avec assez de distraction pour n'y pas apercevoir sur le-champ une tache ou quelque point brillant qui plus tard frappent tout à coup notre œil comme s'ils y survenaient à l'instant seulement où nous les voyons par une espèce de phénomène moral assez semblable à celui-là, mademoiselle de Fontaine reconnut dans un jeune homme le type des perfections extérieures qu'elle rêvait depuis si longtemps.

Assise sur une de ces chaises grossières qui décrivent l'enceinte obligée de la salle, elle s'était placée à l'extrémité du groupe formé par sa famille afin de pouvoir se lever ou s'avancer suivant ses fantaisies, en se comportant, avec les vivants tableaux et les groupes offerts par cette salle, comme à l'exposition du Musée; elle braquait impertinemment son lorgnon ²

1. Le manuscrit révèle que Balzac songeait à Charlet et à Henri Monnier.

2. Balzac a plusieurs fois noté des traits de ce genre. Dans *La*

sur une personne qui se trouvait à deux pas d'elle, et faisait ses réflexions comme si elle eût critiqué ou même tête d'étude, une scène de genre ¹. Ses regards, après avoir erré sur cette vaste toile animée, furent tout à coup saisis par ^a cette figure qui semblait avoir été mise exprès dans un coin du tableau, sous le plus beau jour, comme un personnage hors de toute proportion avec le reste. L'inconnu, rêveur et solitaire, légèrement appuyé sur une des colonnes qui supportent le toit, avait les bras croisés et se tenait penché comme si se fut placé là pour permettre à un peintre de faire son portrait. Quoique pleine d'élégance et de fierté, cette attitude était exempte d'affectation. Aucun geste ne démontrait qu'il eût mis sa face de trois quarts et faiblement incliné sa tête à droite, comme Alexandre, comme lord Byron, et quelques autres grands hommes, dans le seul but d'attirer sur lui l'attention. Son regard fixe suivait les mouvements d'une danseuse, en traînant quelque sentiment profond. Sa taille svelte et agagée rappelait les belles proportions de l'Apollon. De beaux cheveux noirs se bouclaient naturellement sur son front élevé ^d. D'un seul coup d'œil mademoiselle de Fontaine remarqua la finesse de son linge ^e, la fraîcheur de ses gans de chevreau ⁱ, évidemment pris chez le bon faiseur ^g, et la petitesse d'un pied bien chaussé dans une botte de peau d'Irlande ^h. Il ne portait aucun de ces ignobles brimborions dont se chargent les anciens petits-mâtres de la garde nationale, ou les Lovelace ¹ de comptoir. Seulement un ruban noir auquel était suspendu son lorgnon flottait sur un gilet d'une

Vendémiaire (p. 225), la jeune et hautaine Amélie Thirion se sert d'un lorgnon. Dans *La Duchesse de Langeais*, l'héroïne examine « fort impertinemment » Montriveau en prenant son lorgnon (*Histoire des Treize*, p. 236).

1. Ces premières *Sœurs de la vie privée* sont décidément placées sous le signe de la peinture de genre.

2. Dans le manuscrit, Balzac désignait le gantier Walker (88, rue de Richelieu), dont il fut le client. Voir *Corr. Picrot* I, 621.

coupe distinguée^a. Jamais la difficile Emilie n'avait vu les yeux d'un homme ombragés par des cils si longs et si recourbés. La mélancolie et la passion respiraient dans cette figure caractérisée par un teint olivâtre et mâle. Sa bouche semblait toujours prête à sourire et à relever les coins de deux lèvres éloquentes; mais cette disposition, loin de tenir à la gaieté, révélait plutôt une sorte de grâce triste. Il y avait trop d'avenir dans cette tête, trop de distinction dans la personne, pour qu'on pût dire : — Voilà un bel homme ou un joli homme ! on désirait le connaître^b. En voyant l'inconnu, l'observateur le plus perspicace n'aurait pu s'empêcher de le prendre pour un homme de talent attiré par quelque intérêt puissant à cette fête de village.

Cette masse d'observations ne coûta guère à Emilie qu'un moment d'attention, pendant lequel cet homme privilégié, soumis à une analyse sévère, devint l'objet d'une secrète admiration. Elle ne se dit pas : — Il faut qu'il soit pair de France ! mais — Oh ! s'il est noble, et il doit l'être... Sans achever sa pensée, elle se leva tout à coup, alla, suivie de son frère le lieutenant général, vers cette colonne en paraissant regarder les joyeux quadrilles; mais par un artifice d'optique familier aux femmes, elle ne perdait pas un seul des mouvements du jeune homme, de qui elle s'approcha. L'inconnu s'éloigna poliment pour céder la place aux deux survenants, et s'appuya sur une autre colonne. Emilie, aussi piquée de la politesse de l'étranger qu'elle l'eût été d'une impertinence^c, se mit à causer avec son frère en élevant la voix beaucoup plus que le bon ton ne le voulait; elle prit des airs de tête, multiplia ses gestes et rit sans trop en avoir sujet, moins pour amuser son frère que pour attirer l'attention de l'imperturbable inconnu. Aucun de ces petits artifices ne réussit. Mademoiselle de Fontaine suivit alors la direction que prenaient les regards du jeune homme, et aperçut la cause de cette insouciance.

Au milieu du quadrille qui se trouvait devant elle, dansait une jeune personne pâle^a, et semblable à ces détes écossaises^b que Girodet a placées dans son immense composition des guerriers français reçus par Ossian^c. Emilie crut reconnaître en elle une illustre lady^e qui était venue habiter depuis peu de temps une campagne voisine. Elle avait pour cavalier un jeune homme de quinze ans^d, aux mains rouges, en pantalon de nankin, en habit bleu, en souliers blancs, qui prouvait que son amour pour la danse ne la rendait pas difficile sur le choix de ses partners. Ses mouvements ne se ressemblaient pas de son apparente faiblesse; mais une rougeur^e légère colorait déjà ses joues blanches, et son teint commençait à s'animer. Mademoiselle de Fontaine s'approcha du quadrille pour pouvoir examiner l'étrangère au moment où elle reviendrait à sa place, pendant que les vis-à-vis^f répéteraient la figure qu'elle exécutait. Mais l'inconnu s'avança, se pencha vers la jolie danseuse, et la curieuse^g Emilie put entendre distinctement ces paroles, quoique prononcées d'une voix à la fois impérieuse et douce :

— Clara, mon enfant^h, ne dansez plus.

Clara fit une petite moue boudeuse, inclina la tête en signe d'obéissance et finit par sourire. Après la contredanse, le jeune homme eut les précautions d'un amant en mettant sur les épaules de la jeune fille un châle de cachemire, et la fit asseoir de manière à ce qu'elle fût à l'abri du vent. Puis bientôt mademoiselle de Fontaine, qui les vit se lever et se promenerⁱ autour de l'enceinte comme des gens disposés à partir, trouva le moyen de les suivre sous prétexte d'admirer les points de vue du jardin. Son frère se prêta avec une malicieuse bonhomie aux caprices de cette marche assez vagabonde. Emilie aperçut alors ce beau couple^j montrant dans un élégant tilbury que gardait un domes-

¹. Il s'agit du tableau *Les Guerriers français reçus par Ossian*, commandé à Girodet par Bonaparte en 1801.

tique à cheval et en livrée, au moment où du haut de son siège le jeune homme métrait ses guides égales, elle obtint d'abord de lui un de ces regards que l'on jette sans but sur les grandes foules^a; puis elle eut la faible satisfaction de lui voir retourner la tête à deux reprises différentes, et la jeune inconnue l'imita. Était-ce jalousie^b ?

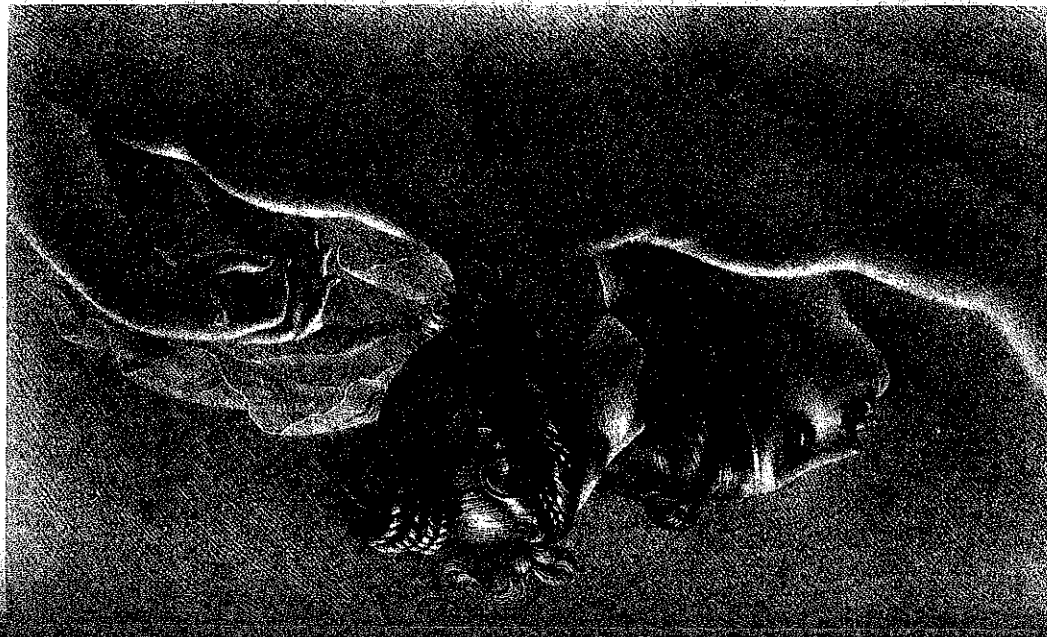
— Je présume que tu as maintenant assez observé le jardin, lui dit son frère, nous pouvons retourner à la danse.

— Je le veux bien, répondit-elle. Croyez-vous que ce soit une parente de lady Dudley ?

— Lady Dudley peut avoir chez elle un parent, reprit le baron de Fontaine; mais une jeune parente, non.

Le lendemain^c, mademoiselle de Fontaine manifesta le désir de faire une promenade à cheval. Insensiblement elle accoutuma son vieil oncle et ses frères à l'accompagner dans certaines courses matinales, très saluaires, disait-elle, pour sa santé. Elle affectionnait singulièrement les alentours du village habité par lady Dudley^d. Malgré ses manœuvres de cavalerie, elle ne revit pas l'étranger aussi promptement que la joyeuse recherche à laquelle elle se livrait pouvait le lui faire espérer. Elle retourna plusieurs fois au bal de Sceaux, sans pouvoir y retrouver le jeune Anglais tombé du ciel pour dominer ses rêves et les embellir. Quoique rien n'aiguillonne plus le naissant amour d'une jeune fille qu'un obstacle, il y eut cependant un moment où mademoiselle Emilie de Fontaine fut sur le point d'abandonner son étrange et secrète poursuite, en désespérant presque du succès d'une entreprise dont la singularité peut donner une idée de la hardiesse de son caractère^e. Elle aurait pu en effet tourner longtemps autour du village de Châtenay sans revoir son inconnu. La jeune Clara, puisque tel est le nom que mademoiselle de Fontaine avait entendu, n'était pas Anglaise^f, et le prétendu étranger n'habitait pas les bosquets fleuris et embaumés de Châtenay.

B. N. Estampes
 LES GÉNÉRALIS FRANÇAIS REÇUS PAR OSSIAN (Détail)
 C. B. N.
 Lithographie d'Engelmann d'après Girodet
 «... une jeune personne pâle, et semblable à ces déités écossaises que Girodet a placées dans son immense composition des guerriers français reçus par Ossian » (p. 179)



Un soir, Emilie, sortie à cheval avec son oncle, qui depuis les beaux jours avait obtenu de sa gourte une assez longue cessation d'hostilités, rencontra lady Dudley. L'illustre étrangère avait auprès d'elle dans sa calèche monsieur de Vandenesse. Emilie reconnut ce joli couple, et ses suppositions furent en un moment dissipées comme se dissipent les rêves. Dépitée comme une femme frustrée dans son attente, elle tourna bride si rapidement, que son oncle eut toutes les peines du monde à la suivre, tant elle avait lancé son poney. b.

— Je suis apparemment devenu trop vieux pour comprendre ces esprits de vingt ans, se dit le marin en mettant son cheval au galop, ou peut-être la jeunesse d'aujourd'hui ne ressemble-t-elle plus à celle d'autrefois. Mais c'est qu'a donc ma nièce? La voilà maintenant qui marche à petits pas comme un gendarme en patrouille dans les rues de Paris. Ne dirait-on pas qu'elle veut éterniser ce brave bourgeois qui m'a l'air d'être un auteur rêvant à ses poésies, car il a, je crois, un *album* à la main. Par ma foi, je suis un grand sot! Ne serait-ce pas le jeune homme en quête de qui nous sommes?

A cette pensée le vieux marin modéra le pas de son cheval, de manière à pouvoir arriver sans bruit auprès de sa nièce. Le vice-amiral avait fait trop de noirceurs dans les années 1771 et suivantes, époques de nos annales où la galanterie était en honneur, pour ne pas deviner sur-le-champ qu'Emilie avait par le plus grand hasard rencontré l'inconnu du bal de Sceaux. Malgré

1. Balzac devait souligner dans des récits postérieurs que ces années furent dans la société d'Ancien Régime l'âge d'or de la vie galante. C'est vers 1770 que font leurs « noirceurs » le chevalier de Valois (*La Vieille Fille*), le vidame de Pamiers et les autres vieux aristocrates décrits dans *La Duchesse de Langeais*. Tous ces gentilshommes se ressemblent et empruntent sans doute des traits, comme nous le suggère Mlle Fargeaud, au vieil ami de Balzac Louis-Philippe de Villers. La Fayette, lui-même grand amateur de femmes et, selon Laure Surville, plein d'anecdotes libertines sur le règne de Louis XV (*Balzac*, 1838, p. 48).

le voile que l'âge répandait sur ses yeux gris, le comte de Kergarouët sut reconnaître les indices d'une agitation extraordinaire chez sa nièce, en dépit de l'immobilité qu'elle essayait d'imprimer à son visage. Les yeux perçants de la jeune fille étaient fixés, avec une sorte de stupeur sur l'étranger qui marchait paisiblement devant elle.

— C'est bien ça ! se dit le marin, elle va le suivre comme un vaisseau marchand suit un corsaire ^a. Puis, quand elle l'aura vu s'éloigner, elle sera au désespoir de ne pas savoir qui elle aime, et d'ignorer si c'est un marquis ou un bourgeois. Vraiment les jeunes têtes devraient toujours avoir auprès d'elles une vieille perruque comme moi...

Il poussa tout à coup son cheval à l'improviste de manière à faire partir celui de sa nièce, et passa si vite entre elle et le jeune promeneur, qu'il le força de se jeter sur le talus de verdure qui encaissait le chemin. Arrêtant aussitôt son cheval, le comte s'écria :

— Ne pouviez-vous pas vous ranger ?

— Ah ! pardon, monsieur, répondit l'inconnu. J'ignorais que ce fût à moi de vous faire des excuses de ce que vous avez failli me renverser ^b.

— Eh ! l'ami, finissons ^c, reprit aigrement le marin en prenant un son de voix dont le ricanement avait quelque chose d'insultant.

En même temps ^d le comte leva sa ^e cravache comme pour fouetter son cheval ^f, et toucha l'épaule de son interlocuteur en disant : — Le bourgeois libéral est raisonneur, tout raisonneur doit être sage ^g.

Le jeune homme gravit le talus de la route en entendant ce sarcasme ; il se croisa les bras et répondit d'un ton fort ému : — Monsieur, je ne puis croire, en voyant vos cheveux blancs, que vous vous amusiez encore à chercher des duels.

— Cheveux blancs ? s'écria le marin en l'interrompant, tu en as menti par ta gorge, ils ne sont que gris.

Une ^h dispute ainsi commencée devint en quelques

secondes si chaude, que le jeune adversaire oublia le ton de modération qu'il s'était efforcé de conserver. Au moment où le comte de Kergarouët vit sa nièce avançant à eux avec toutes les marques d'une vive inquiétude, il donnait son nom à son antagoniste en lui disant de garder le silence ^a devant la jeune personne confiée à ses soins. L'inconnu ne put s'empêcher de sourire et eut une carte au vieux marin en lui faisant observer qu'il ^b habitait une maison de campagne à Chevreuse, et s'éloigna rapidement après la lui avoir indiquée.

— Vous avez manqué blesser ce pauvre péquin, ma nièce, dit le comte en s'empressant d'aller au-devant d'Émilie. Vous ne savez donc plus tenir votre cheval en bride ^c. Vous me laissez-là compromettre ma dignité pour couvrir vos folies ; tandis que si vous étiez restée un seul de vos regards ou une de vos paroles polies, une de celles que vous dites si joliment quand vous n'êtes pas impertinente, aurait tout raccommodé, lui eussiez-vous cassé le bras.

— Eh ! mon cher oncle, c'est votre cheval, et non le mien, qui est la cause de cet accident. Je crois, en vérité, que vous ne pouvez plus monter à cheval, vous n'êtes déjà plus si bon cavalier que vous l'étiez l'année dernière ^d. Mais au lieu de dire des riens...

— Diantre ^e ! des riens. Ce n'est donc rien que de faire une impertinence à votre oncle ?

— Ne devrions-nous pas aller savoir si ce jeune homme est blessé ? Il boite, mon oncle, voyez donc.

— Non, il court. Ah ! je l'ai rudement morigéné.

— Ah ! mon oncle, je vous reconnais là.

— Halte-là, ma nièce, dit le comte en arrêtant le cheval d'Émilie par la bride. Je ne vois pas la nécessité de faire des avances à quelque boutiquier trop heureux d'avoir été jeté à terre par une charmante jeune fille ou par le commandant de la *Belle-Poule* ^f.

1. Balzac nomme un vaisseau qui s'est illustré dans la guerre

— Pourquoi croyez-vous que ce soit un roturier, mon cher oncle? Il me semble qu'il a des manières fort distinguées.

— Tout le monde a des manières aujourd'hui, ma nièce.

— Non, mon oncle, tout le monde n'a pas l'air et la tournure que donne l'habitude des salons, et je préférerais avec vous volontiers que ce jeune homme est noble.

— Vous n'avez pas trop eu le temps de l'examiner. — Mais ce n'est pas la première fois que je le vois. — Et ce n'est pas non plus la première fois que vous le cherchez, lui répliqua l'amiral en riant.

— Emilie rougit, son oncle se plut à la laisser quelque temps dans l'embarras; puis il lui dit : — Emilie, vous savez que je vous aime comme mon enfant, précisément parce que vous êtes la seule de la famille qui ayez cet orgueil légitime que donne une haute naissance. Diane a ma petite-nièce, qui aurait cru que les bons principes deviendraient si rares? Eh bien! je veux être votre confident. Ma chère petite, je vois que ce jeune gentilhomme ne vous est pas indifférent. Chut! Ils se moqueraient de nous dans la famille si nous nous émeuons de cela. Vous savez ce que cela veut dire. Ainsi laissez-moi vous aider, ma nièce. Gardons-nous tous deux le secret, et je vous promets de l'amener au milieu^b du salon.

— Et quand, mon oncle?

— Demain.

— Mais, mon cher oncle, je ne serai obligée à rien?

— A rien du tout, et vous pourriez le bombarder, l'incendier, et le laisser là comme une vieille caraque, si cela vous plaît. Ce ne sera pas le premier, n'est-ce pas?

^a de l'Indépendance américaine, comme il nommera plus loin *La Ville de Paris* (p. 194) et, dans *Le Père Coriot* (p. 73), *Le Vengeur*.
^b Vaisseau rond qui fut en usage au xv^e siècle.

— Êtes-vous bon, mon oncle! Aussitôt que le comte fut rentré, il mit ses besicles, et secrètement la carte de sa poche et lut : MAXIMilien LONGUEVILLE, RUE DU SENTIER^a.

— Soyez tranquille, ma chère nièce, dit-il à Emilie, vous pouvez le harponner en toute sécurité de conscience, il appartient à l'une de nos familles historiques; et s'il n'est pas pair de France, il le sera infailliblement.

— D'où savez-vous tant de choses?

— C'est mon secret.

— Vous connaissez donc son nom?

Le comte inclina en silence sa tête grise qui ressemblait assez à un vieux tronc de chêne autour duquel auraient voltigé quelques feuilles roulées par le froid d'automne; à ce signe, sa nièce vint essayer sur lui de pouvoir toujours neuf de ses coquetteries^b. Instruite dans l'art de cajoler le vieux marin, elle lui prodigua les caresses les plus enfantines, les paroles les plus tendres; elle alla même jusqu'à l'embrasser, afin d'obtenir de lui la révélation d'un secret si important. Le meilleur, qui passait sa vie à faire jouer à sa nièce ces sortes de scènes, et qui les payait souvent par le prix d'une parure ou par l'abandon de sa loge aux Italiens, se complut cette fois à se laisser prier et surtout caresser. Mais, comme il faisait durer ses plaisirs trop longtemps, Emilie se fâcha, passa des caresses aux sarcasmes et bouda; puis elle revint, dominée par la curiosité. Le marin diplomate obrint solennellement de sa nièce une promesse d'être à l'avenir plus réservée, plus douce, moins volontaire, de dépenser moins d'argent, et surtout de lui tout dire. Le traité conclu et signé par un baiser qu'il déposa sur le front blanc d'Emilie, il ramena dans un coin du salon, l'assit sur ses genoux, plaça la carte sous ses deux pouces de manière à la cacher, découvrit lettre à lettre le nom de Longueville, et refusa fort obstinément d'en laisser voir davantage. Cet événement rendit plus intense le sentiment secret de mademoiselle de Fontaine qui déroula pendant

une grande partie de la nuit les tableaux les plus brillants des rêves par lesquels elle avait nourri ses espérances^a. Enfin, grâce à ce hasard imploré si souvent, Émilie voyait maintenant tout autre chose qu'une chère mère à la source des richesses imaginaires avec lesquelles elle devrait sa vie conjugale^b. Comme toutes les jeunes personnes, ignorant les dangers de l'amour et du mariage, elle se passionna pour les dehors trompeurs du mariage et de l'amour. N'est-ce pas dire que son sentiment naquit comme naissent presque tous ces caprices du premier âge, douces et cruelles erreurs qui exercent une si fatale influence sur l'existence des jeunes filles, assez inexpérimentées pour ne s'en remettre qu'à elles-mêmes du soin de leur bonheur à venir? Le lendemain matin, avant qu'Émilie fût réveillée, son oncle avait couru à Chevreuse. En reconnaissant dans la cour d'un élégant pavillon le jeune homme qu'il avait si résolument insulté la veille, il alla vers lui avec cette affectueuse politesse des vieillards de l'ancienne cour.

— Eh! mon cher monsieur, qui aurait dit que je me ferais une affaire, à l'âge de soixante-treize ans, avec le fils ou le petit-fils d'un de mes meilleurs amis? Je suis vice-amiral^d, monsieur. N'est-ce pas vous dire que je m'embarrasse aussi peu d'un duel que de fumer un cigare^e. Dans mon temps, deux^f jeunes gens ne pouvaient devenir intimes qu'après avoir vu la couleur de leur sang. Mais, ventre-de-biche^g! hier, j'avais en ma qualité de marin, embarqué un peu trop de rhum à bord, et j'ai sombré sur vous. Touchez là! j'aimerais mieux recevoir cent rebuffades^h d'un Longueville que de causer la moindre peine à sa famille. Quelque froid que le jeune homme s'efforçât de marquer au comte de Kergarouët, il ne put longtemps tenir à la franche bonté de ses manières, et se laissa serrer la main.

— Vous alliez monter à cheval, dit le comte, ne vous gênez pas. Mais à moins que vous n'avez des projets,

venez avec moi, je vous invite à dîner aujourd'hui au pavillon Planat. Mon neveu, le comte de Fontaine, est un homme essentiel à connaître^a. Ah! je prétends morbleu, vous dédommager de ma brusquerie en vous présentant à cinq des plus jolies femmes de Paris. Hé! quel jeune homme, votre front se déride. J'aime^b les jeunes gens, et j'aime à les voir heureux. Leur bonheur me rappelle les bienfaitantes années de ma jeunesse où les aventures ne manquaient pas plus que les duels^d. On était gai, alors! Aujourd'hui, vous raisonnez, et l'on s'inquiète de tout, comme s'il n'y avait eu ni quinzième ni seizième siècles.

— Mais, monsieur, n'avons-nous pas raison! Le seizième siècle n'a donné que la liberté religieuse à l'Europe, et le dix-neuvième lui donnera la liberté pol...^e.

— Ah! ne parlons pas politique. Je suis une *ganache*^f d'ultra^g, voyez-vous. Mais je n'empêche pas les jeunes gens d'être révolutionnaires, pourvu qu'ils laissent au Roi la liberté de dissiper leurs atoutements^h.

À quelques pas de là, lorsque le comte et son jeune compagnon furent au milieu des bois, le marin avisa un jeune bouleau assez mince, arrêta son cheval, prit un de ses pistolets, et la balle alla se loger au milieu de l'arbre à quinze pas de distance.

— Vous voyez, mon cher^b, que je ne crains pas un duel, dit-il avec une gravité comique en regardant monsieur Longueville.

— Ni moi non plus, répliqua ce dernier qui arma promptement son pistolet, visa le trou fait par la balle au comte, et plaça la sienne près de ce but.

— Voilà ce qui s'appelle un jeune homme bien élevé, s'écria le marin avec une sorte d'enthousiasme.

^a Ce mot, détaché en italiques, a été mis à la mode par la jeunesse romantique et couramment appliqué aux hommes d'âge imbus des idées d'autrefois. Le vice-amiral se l'applique ici plaisamment avec une coquetterie de vieillard, mais l'illustre Gaudissart s'attribue une mauvaise querelle pour l'avoir prononcé mal à propos (*Pl.* IV, 24).

Pendant la promenade qu'il fit avec celui qu'il regardait déjà comme son neveu, il trouva mille occasions de l'interroger sur toutes les bagatelles dont la parfaite connaissance constituait, selon son code particulier, un gentilhomme accompli.

— Avez-vous des dettes ? demanda-t-il enfin à son compagnon après bien des questions.

— Non, monsieur.

— Comment ! vous payez tout ce qui vous est fourni ? Exactement, monsieur ; autrement, nous perdriions tout crédit et toute espèce de considération.

— Mais au moins vous avez plus d'une maîtresse ? Ah ! vous rougissez, mon camarade ? ... les mœurs ont bien changé. Avec ces idées d'ordre légal, de kantisme et de liberté, la jeunesse s'est gâtée. Vous n'avez ni Guimard, ni Duthé¹, ni créanciers, et vous ne savez pas le blason ; mais, mon jeune ami, vous n'êtes pas élève ! Sachez que celui qui ne fait pas ses folies au printemps les fait en hiver. Si j'ai quatre-vingt mille livres de rente à soixante-dix ans, c'est que j'en ai mangé le capital à trente ans... Oh ! avec ma femme, en tout bien tout honneur e. Néanmoins, vos imperfections ne m'empêcheront pas de vous annoncer au pavillon Planat. Songez que vous m'avez promis d'y venir, et je vous y attends.

— Quel singulier petit vieillard, se dit le jeune Longueville, il est vert et gaillard² ; mais quoiqu'il veuille paraître bon homme, je ne m'y fierai pas.

Le lendemain, vers quatre heures, au moment où

1. La Guimard, la Duthé sont, comme écrit Balzac dans *Le Vieille Fille* (p. 29), « ces illustres reines d'Opéra dont la célébrité fut européenne pendant un bon tiers du dix-huitième siècle » et dont le souvenir éveille la nostalgie des vieux aristocrates qui en furent les familiers. On relève dans *Un Prince de la Bohême* une allusion « aux beaux jours des Guimard, des Sophie Arnould, des Duthé qui dévorent des fortunes princières » (Pl. VI, 843). Mlle Guimard fut entretenue par le prince de Soubise et Rosalie Duthé courtisée par le comte d'Artois, futur Charles X.

l'accompagne était éparse^a, dans les salons ou au billard, un domestique annonça aux habitants du pavillon Planat Monsieur de Longueville. Au nom du favori du vieux comte de Kergrouët, tout le monde, jusqu'au joueur qui allait manquer une bille, accourut, autant pour observer la contenance de mademoiselle de Fontaine que pour juger le phénix humain qui avait mérité une mention honorable au détriment de tant de rivaux. L'émise aussi élégante que simple, des manières pleines de aisance, des formes polies, une voix douce et d'un timbre qui faisait vibrer les cordes du cœur, concilièrent à monsieur Longueville la bienveillance de toute la famille. Il ne sembla pas étranger au luxe^b de la demeure du fastueux receveur général. Quoique sa conversation fût celle d'un homme du monde, chacun put facilement deviner qu'il avait reçu la plus brillante éducation et que ses connaissances étaient aussi solides qu'étendues. Il trouva si bien le mot propre dans une discussion assez légère suscitée par le vieux marin sur les constructions navales, qu'une des femmes fit observer qu'il semblait être sorti de l'École polytechnique.

— Je crois, madame, répondit-il, qu'on peut regarder comme un titre de gloire d'y être entré^c.

Malgré de vives instances, il se refusa avec politesse, mais avec fermeté, au désir qu'on lui témoigna de le garder à dîner, et arrêta les observations^d des dames en disant qu'il était l'Hippocrate^e d'une jeune sœur dont la santé délicate exigeait beaucoup de soins.

— Monsieur est sans doute médecin ? demanda avec ironie une des belles-sœurs d'Émilie.

— Monsieur est sorti de l'École polytechnique, répondit avec bonté mademoiselle de Fontaine dont la

^a Cette phrase de Longueville peut passer pour une amabilité impléite de Balzac à l'adresse de son beau-frère Sarrille, qui était devenu ingénieur des ponts et chaussées après être passé par l'École polytechnique. On lira un peu plus loin que le même personnage a « renoncé à entrer dans le service des ponts et chaussées ».

figure s'anima des teintes les plus riches au moment où elle apprit que la jeune fille du bal était la sœur de monsieur Longueville.

— Mais, ma chère, on peut être médecin et avoir été à l'École polytechnique, n'est-ce pas, monsieur ?

— Madame, rien ne s'y oppose, répondit le jeune homme.

Tous les yeux se portèrent sur Émilie qui regardait alors avec une sorte de curiosité inquiète le séduisant inconnu. Elle respira plus librement quand il ajouta, non sans un sourire : — Je n'ai pas l'honneur d'être médecin, madame, et j'ai même renoncé à entrer dans le service des ponts et chaussées afin de conserver mon indépendance.

— Et vous avez bien fait, dit le comte. Mais comment pouvez-vous regarder comme un honneur d'être médecin ? ajouta le noble Breton. Ah ! mon jeune ami pour un homme comme vous...

— Monsieur le comte, je respecte infiniment toutes les professions qui ont un but d'utilité.

— Eh ! nous sommes d'accord : vous respectez ces professions-là, j'imagine, comme un jeune homme respecte une douairière.

La visite de monsieur Longueville ne fut ni trop longue, ni trop courte. Il se retira au moment où il s'aperçut qu'il avait plu à tout le monde, et que la curiosité de chacun s'était éveillée sur son compte.

— C'est un rusé compète, dit le comte en rentrant au salon après l'avoir reconduit.

Mademoiselle de Fontaine, qui seule était dans le secret de cette visite, avait fait une toilette assez recherchée pour attirer les regards du jeune homme ; mais elle eut le petit chagrin de voir qu'il ne lui accorda pas autant d'attention qu'elle croyait en mériter. La famille fut assez surprise du silence dans lequel elle s'était renfermée. Émilie déployait ordinairement pour les nouveaux venus sa coquetterie, son babil spirituel, et l'indépuisable éloquence de ses regards et de ses

attitudes. Soit que la voix mélodieuse du jeune homme en l'attrait de ses manières l'eussent charmée, qu'elle aimât sérieusement, et que ce sentiment eût opéré en elle un changement, son maintien perdit toute affection. Devenue simple et naturelle, elle dut sans doute paraître plus belle. Quelques-unes de ses sœurs et une vieille dame, amie de la famille, virent un raffinement de coquetterie dans cette conduite. Elles supposèrent que, jugeant le jeune homme digne d'elle, Émilie se proposait peut-être de ne montrer que lentement ses avantages, afin de l'éblouir tout à coup, au moment où elle lui aurait plu. Toutes les personnes de la famille étaient curieuses de savoir ce que cette capricieuse fille pensait de cet étranger ; mais lorsque, pendant le dîner, chacun prit plaisir à doter monsieur Longueville d'une qualité nouvelle, en prétendant l'avoir seul découverte, mademoiselle de Fontaine resta muette pendant quelque temps ; un léger sarcasme de son oncle la réveilla tout à coup de son apathie, elle dit d'une manière assez épigrammatique que cette perfection céleste devait couvrir quelque grand défaut, et qu'elle se garderait bien de juger à la première vue un homme si habile ; — ceux qui plaisent ainsi à tout le monde ne plaisent à personne, ajouta-t-elle, et que le pire de tous les défauts est de n'en avoir aucun. Comme toutes les jeunes filles qui aiment, Émilie caressait l'espérance de pouvoir cacher son sentiment au fond de son cœur en donnant le change aux Argus qui l'entouraient ; mais, au bout d'une quinzaine de jours, il n'y eut pas un des membres de cette nombreuse famille qui ne fût initié dans ce petit secret domestique. A la troisième visite que fit monsieur Longueville, Émilie crut y être pour beaucoup. Cette découverte lui causa un plaisir si enivrant, qu'elle en fut étonnée en y réfléchissant. Il y avait là quelque chose de pénible pour son orgueil. Habitée à se faire le centre du monde, elle fut obligée de reconnaître une force qui l'attrait hors d'elle-même ; elle essaya de se révolter, mais elle ne put chasser de

son cœur la séduisante image du jeune homme. Puis vinrent bientôt des inquiétudes. Deux qualités de monsieur Longueville très contraires à la curiosité générale et surtout à celle de mademoiselle de Fontaine, étaient une discrétion et une modestie inattendues. Les finesses qu'Émilie semait dans sa conversation et les pièges qu'elle y tendait pour arracher à ce jeune homme des détails sur lui-même, il savait les déconcerter avec l'adresse d'un diplomate qui veut cacher des secrets.^b Parlait-elle peinture, monsieur Longueville répondait en connaisseur.^c Faisait-elle de la musique, le jeune homme prouvait sans fautilité qu'il était assez fort sur le piano. Un soir, il enchantera toute la compagnie en mariant sa voix délicate à celle d'Émilie dans un des plus beaux duos de Cimarosa; mais quand on essaya de s'informer s'il était artiste, il plaisanta avec tant de grâce, qu'il ne laissa pas à ces femmes si exercées dans l'art de deviner les sentiments la possibilité de découvrir à quelle sphère sociale il appartenait. Avec quelque courage que le vieil oncle jetât le grappin sur ce bâtiment, Longueville s'esquivait avec souplesse afin de se conserver le charme du mystère; et il lui fut d'autant plus facile de rester le *bel inconnu* au pavillon Planat que la curiosité n'y excédait pas les bornes de la politesse. Émilie, tourmentée de cette réserve, espéra tirer meilleur parti de la sœur que du frère pour ces sortes de confidences. Secondée par son oncle, qui s'entendait aussi bien à cette manœuvre qu'à celle d'un bâtiment, elle essaya de mettre en scène le personnage jusqu'alors muet de mademoiselle Clara Longueville. La société du pavillon manifesta bientôt le plus grand désir de connaître une si aimable personne, et de lui procurer quelque distraction. Un bal sans cérémonie fut proposé et accepté.^d Les femmes ne désespérèrent pas complètement de faire parler une jeune fille de seize ans.

Malgré ces petits nuages amoncélés par le soupçon et créés par la curiosité, une vive lumière s'y pénétrait

l'âme de mademoiselle de Fontaine qui jouissait déli- cieusement de l'existence en la rapportant à un autre qui à elle. Elle commençait à concevoir les rapports sociaux.^a Soit que le bonheur nous rende meilleurs, soit qu'il eût trop occupé pour tourmenter les autres, elle devint moins caustique, plus indulgente, plus douce. Le changement de son caractère enchança sa famille étonnée. Peut-être, après tout, son égoïsme se métamorphosait-il en amour. Attendre l'arrivée de son timide et secret adorateur était une joie profonde.^b Sans qu'un seul mot de passion eût été prononcé entre eux, elle se savait aimée, et avec quel art ne se plaisait-elle pas à faire déployer au jeune inconnu les trésors d'une instruction qui se montra variée.^c Elle s'aperçut qu'elle aussi était observée avec soin, et alors elle essaya de vaincre tous les défauts que son éducation avait laissés croître en elle. N'était-ce pas un premier hommage rendu à l'amour, et un reproché cruel qu'elle adressait à elle-même? Elle voulait plaire, elle enchança; elle aimait, elle fut idolâtrée. Sa famille, la sachant bien gardée par son orgueil, lui donnait assez de liberté pour qu'elle pût savourer ces petites félicités enfantines qui donnent tant de charme et de violence aux premières amours. Plus d'une fois, le jeune homme et mademoiselle de Fontaine se promenèrent seuls e dans les allées de ce parc où la nature était parée comme une femme qui va au bal. Plus d'une fois, ils eurent de ces entretiens sans but ni physionomie dont les phrases les plus vides de sens sont celles qui cachent le plus de sentiments. Ils admirèrent souvent ensemble le soleil couchant et ses riches couleurs. Ils cueillirent des marguerites pour les effeuiller, et chantèrent les duos les plus passionnés en se servant des notes trouvées par Pergolèse ou par Rossini comme de truchements fidèles pour exprimer leurs secrets.^d

Le jour du bal arriva. Clara Longueville et son frère, que les valets s'obstinaient à décorer de la noble particule, en furent les héros. Pour la première fois de sa

vie, mademoiselle de Fontaine vit le triomphe d'une jeune fille avec plaisir. Elle prodigua sincèrement à Clara ces caresses gracieuses et ces petits soins que les femmes ne se rendent ordinairement entre elles que pour exciter la jalousie des hommes. Mais Emilie avait un but, elle voulait surprendre des secrets. Mais, en sa qualité de fille^b, mademoiselle Longueville montra plus de finesse et d'esprit que son frère, elle n'eut même pas l'air d'être discrète et sut tenir la conversation sur des sujets étrangers aux intérêts matériels^c, tout en y jetant un si grand charme que mademoiselle de Fontaine en conçut une sorte d'envie, et la surnomma *la sèvre*. Quoique Emilie eût formé le dessein de faire causer Clara, ce fut Clara qui interrogea Emilie; elle voulait la juger, et fut jugée par elle; elle se dérita souvent d'avoir laissé percer son caractère dans quelques réponses que lui arracha malicieusement Clara dont l'air modeste et candide élogna tout soupçon de perfidie. Il y eut un moment où mademoiselle de Fontaine parut fâchée d'avoir fait contre les roturiers une imprudente sortie provoquée par Clara.

— Mademoiselle, lui dit cette charmante créature, j'ai tant entendu parler de vous par Maximilien, que j'avais le plus vif désir de vous connaître par attachement pour lui; mais vouloir vous connaître, n'est-ce pas vouloir vous aimer?

— Ma chère Clara, j'avais peur de vous déplaire en vous parlant ainsi de ceux qui ne sont pas nobles.

— Oh! rassurez-vous. Aujourd'hui, ces sortes de discussions sont sans objet. Quant à moi, elles ne m'atteignent pas: je suis en dehors de la question. Quelque ambiguë^d que fût cette réponse, made-

1. Toutes les éditions portent *ambitieuse*, qui n'offre ici aucun sens. La consultation du manuscrit permet de corriger cette inadvertance du typographe.

moiselle de Fontaine en ressentit une joie profonde; car, semblable à tous les gens passionnés, elle l'expliqua comme s'expliquent les oracles, dans le sens qui s'accordait avec ses désirs^a, et revint à la danse plus joyeuse, que jamais on regardait Longueville dont les formes, dont l'élégance surpassaient peut-être celles de son type imaginaire. Elle ressentit une satisfaction de plus en songeant qu'il était noble, ses yeux noirs scintillèrent, elle dansa avec tout le plaisir qu'on y trouve en^b présence de celui qu'on aime. Jamais les deux amants ne s'entendirent mieux qu'en ce moment; et plus d'une fois ils sentirent le bout de leurs doigts frémir et trembler lorsque les lois de la contredanse les mariaient^c.

Ce joli couple atteignit le commencement de l'automne au milieu des fêtes et des plaisirs de la campagne, en se laissant doucement abandonner au courant du sentiment le plus doux de la vie, en le fortifiant par mille petits accidents que chacun peut imaginer. Les amours se ressemblent toujours en quelques points. L'un et l'autre, ils s'étudiaient^d, autant que l'on peut s'étudier quand on aime.

— Enfin, jamais amoureux^e n'a si promptement tourné en mariage d'inclination, disait le vieil oncle qui suivait les deux jeunes gens de l'œil comme un naturaliste examine un insecte au microscope.

Ce mot effraya monsieur et madame de Fontaine. Le vieux Vendéen cessa d'être aussi indifférent au mariage de sa fille qu'il avait naguère promis de l'être. Il alla chercher à Paris des renseignements et n'en trouva pas. Inquiet de ce mystère, et ne sachant pas encore quel serait le résultat de l'enquête qu'il avait prié un administrateur parisien de lui faire sur la famille Longueville, il crut devoir avertir sa fille de se conduire prudemment. L'observation paternelle fut reçue avec une feinte obéissance pleine d'ironie.

— Au moins, ma chère Emilie, si vous l'aimez, ne le lui avouez pas!

— Mon père, il est vrai que je l'aime, mais j'attendrai pour le lui dire que vous me le permettiez.

— Cependant, Emilie, songez que vous ignorez encore quelle est sa famille, son état.

— Si je l'ignore, je le veux bien. Mais, mon père, vous avez souhaité me voir mariée, vous m'avez donné la liberté de faire un choix, le mien est fait irrévocablement, que faut-il de plus ?

— Il faut savoir, ma chère enfant, si celui que tu as choisi est fils d'un pair de France, répondit ironiquement le vénérable gentilhomme.

Emilie resta un moment silencieuse. Elle releva bientôt la tête, regarda son père, et lui dit avec une sorte d'inquiétude : — Est-ce que les Longueville ?

— Sont éteints en la personne du vieux duc de Rostein-Limbou^a, qui a péri sur l'échafaud en 1793. Il était le dernier rejeton de la dernière branche cadette.

— Mais, mon père, il y a de fort bonnes maisons issues de bâtards. L'histoire de France fourmille de princes qui mettaient des barres à leur écu.

— Tes idées ont bien changé, dit le vieux gentilhomme en souriant.

Le lendemain était le dernier jour que la famille Fontaine dut passer au pavillon Planat. Emilie, que l'avis de son père avait fortement inquiétée, attendit avec une vive impatience l'heure à laquelle le jeune Longueville avait l'habitude de venir, afin d'obtenir de lui une explication. Elle sortit après le dîner et alla se promener seule dans le parc en se dirigeant vers le bosquet aux confidences où elle savait que l'empresé jeune homme la chercherait^b; et tout en courant, elle

^a. Cette indication semble purement imaginaire. La Chesnaye-Desbois, dans le *Dictionnaire de la noblesse*, mentionne des Rostein et des Limbourg, mais non des Rostein-Limbou^a. Quant aux Longueville, ils se sont éteints avec le duc Louis-Charles, abbé d'Orléans, mort en 1694, et sa sœur Marie, son héritière, morte en 1707. A cette date, le duché de Longueville retourna à la couronne.

songeait à la manière de surprendre, sans se compromettre, un secret si important : chose assez difficile ! Presqu'à présent, aucun aveu direct n'avait sanctionné le raisonnement qui l'unissait à cet inconnu. Elle avait secrètement joui, comme Maximilien, de la douceur d'un premier amour, mais aussi fiers l'un que l'autre, il semblait que chacun d'eux craignit d'avouer qu'il aimait.

Maximilien Longueville, à qui Clara avait inspiré sur le caractère d'Emilie des soupçons assez fondés, se trouvait tout à tour emporté par la violence d'une passion de jeune homme, et retenu par le désir de connaître et d'éprouver la femme à laquelle il devait confier son bonheur. Son amour ne l'avait pas empêché de reconnaître en Emilie les préjugés qui gâtaient ce jeune caractère; mais il désirait savoir s'il était aimé d'elle avant de les combattre, car il ne voulait pas plus hasarder le sort de son amour que celui de sa vie. Il était donc constamment tenu dans un silence que ses regards, son attitude et ses moindres actions démentaient. De l'autre côté, la fierté naturelle à une jeune fille, encore augmentée chez mademoiselle de Fontaine par la sottise vanité que lui donnait sa naissance et sa beauté, l'empêchait d'aller au-devant d'une déclaration, non qu'une passion croissante lui persuadait quelquefois de solliciter. Aussi les deux amants avaient-ils instinctivement compris leur situation sans s'expliquer leurs secrets motifs. Il est des moments de la vie où le vague plaît à de jeunes âmes. Par cela même que l'un et l'autre avaient trop tardé de parler, ils semblaient tous deux se faire un jeu cruel de leur attente. L'un cherchait à découvrir s'il était aimé par l'effort que coûterait un aveu à son orgueilleuse maîtresse, l'autre espérait voir rompre à tout moment un trop respectueux silence^a.

Assise sur un banc rustique, Emilie songeait aux événements qui venaient de se passer pendant ces trois mois pleins d'enchantements. Les soupçons de son

père étaient les dernières craintes qui pouvaient l'atteindre, elle en fit même justice par deux ou trois de ces réflexions de jeune fille inexpérimentée qui lui semblèrent victorieuses. Avant tout elle convint avec elle-même qu'il était impossible qu'elle se trompât. Durant toute la saison, elle n'avait pu apercevoir en Maximilien, ni un seul geste, ni une seule parole qui indiquassent une origine ou des occupations communes, bien mieux, sa manière de discuter décelait^a un homme occupé des hauts intérêts du pays.

D'ailleurs, se dit-elle, un homme de bureau, un financier ou un commerçant n'aurait pas eu le loisir de rester une saison entière à me faire la cour^b au milieu des champs et des bois, en dispensant son temps aussi libéralement qu'un noble qui a devant lui toute une vie libre de soins. Elle s'abandonnait au cours d'une méditation beaucoup plus intéressante pour elle que ces pensées préliminaires, quand un léger bruissement du feuillage lui annonça que depuis un moment Maximilien la contemplait sans doute avec admiration.

— Savez-vous que cela est fort mal de surprendre ainsi les jeunes filles? lui dit-elle en souriant.

— Surtout lorsqu'elles sont occupées de leurs secrets, répondit finement Maximilien^c.

— Pourquoi n'aurais-je pas les miens? vous avez bien les vôtres!

— Vous pensiez donc réellement à vos secrets? reprit-il en riant.

— Non, je songeais aux vôtres. Les miens, je les connais.

— Mais, s'écria doucement le jeune homme en saisissant le bras de mademoiselle de Fontaine et le mettant sous le sien, peut-être mes secrets sont-ils les vôtres, et vos secrets les miens.

Après avoir fait quelques pas, ils se trouvèrent sous un massif d'arbres que les couleurs rouge et brun enveloppaient comme d'un nuage rouge et brun. Cette magie naturelle imprima^d une sorte de solennité

à ce moment. L'action vive et libre du jeune homme, et surtout l'agitation de son cœur bouillant dont les pulsations précipitées parlaient au bras d'Émilie^a, jetèrent dans une exaltation d'autant plus pénible qu'elle ne fut excitée que par les accidents les plus simples et les plus innocents. La réserve dans laquelle vivent les jeunes filles du grand monde donne une force incroyable aux explosions de leurs sentiments, et c'est un des plus grands dangers qui puissent les atteindre quand elles rencontrent un amant passionné. Jamais les yeux d'Émilie et de Maximilien n'avaient dit tant de ces choses qu'on n'ose pas dire^b. En proie à cette ivresse, ils oublièrent aisément les petites stipulations de l'orgueil et les froides considérations de la défiance^c. Ils ne purent même s'exprimer d'abord que par un serrement de mains qui servit d'interprète à leurs joyeuses pensées.

— Monsieur, j'ai une question à vous faire, dit en tremblant et d'une voix émue mademoiselle de Fontaine après un long silence et après avoir fait quelques pas avec une certaine lenteur. Mais songez, de grâce, qu'elle m'est en quelque sorte commandée par la situation assez étrange où je me trouve vis-à-vis de ma famille.

Une pause effrayante pour Émilie succéda à ces phrases qu'elle avait presque bégayées. Pendant le moment que dura le silence, cette jeune fille si fière n'osa soutenir le regard éclatant de celui qu'elle aimait, car elle avait un secret sentiment de la bassesse des mots suivants qu'elle ajouta : — Êtes-vous noble?

Quand ces dernières paroles furent prononcées, elle aurait voulu être au fond d'un lac^d.

— Mademoiselle, reprit gravement Longueville dont la figure altérée contracta une sorte de dignité sévère, je vous promets de répondre sans détour à cette demande quand vous aurez répondu avec sincérité à celle que je vais vous faire. Il quitta le bras de la jeune fille, qui tout à coup se crut seule dans la vie, et lui dit : — Dans

quelle intention me questionnez-vous sur ma naïveté? Elle demeura immobile, froide et muette. — Mademoiselle, reprit Maximilien, n'allons pas plus loin si nous ne nous comprenons pas. — Je vous aime, ajouta-t-il d'un son de voix profond et attendri. Eh bien, reprit-il d'un air joyeux après avoir entendu l'exclamation de bonheur que ne put retenir la jeune fille, pourquoi me demander si je suis noble?

— Parlerait-il ainsi s'il ne l'était pas? s'écria une voix intérieure qu'Émilie crut sortie du fond de son cœur. Elle releva gracieusement la tête, sembla puiser une nouvelle vie dans le regard du jeune homme et lui tendit le bras comme pour faire une nouvelle alliance.

— Vous avez cru que je tenais beaucoup à des dignités, demanda-t-elle avec une finesse malicieuse.

— Je n'ai pas de titres à offrir à ma femme, répondit-il d'un air moitié gai, moitié sérieux. Mais si je la prends dans un haut rang et parmi celles que la fortune paternelle habitue au luxe et aux plaisirs de l'opulence, je sais à quoi ce choix m'oblige. L'amour donne tout; ajouta-t-il avec gaieté, mais aux amants seulement. Quant aux époux, il leur faut un peu plus que le dôme du ciel et le tapis des prairies.

— Il est riche, pensa-t-elle. Quant aux titres, peut-être veut-il m'éprouver! On lui aura dit que j'étais entichée de noblesse, et que je ne voulais épouser qu'un pair de France. Mes bégueules de sœur m'auront joué ce tour-là. — Je vous assure, monsieur, dit-elle à haute voix, que j'ai eu des idées bien exagérées sur la vie et le monde; mais aujourd'hui, reprit-elle avec intention en le regardant d'une manière à le rendre fou, je sais où sont pour une femme les véritables richesses.

— J'ai besoin de croire que vous parlez à cœur ouvert, répondit-il avec une gravité douce. Mais ce hiver, ma chère Émilie, dans moins de deux mois peut-être, je serai fier de ce que je pourrai vous offrir, si vous tenez aux jouissances de la fortune. Ce sera

le seul secret que je garderai là, dit-il en montrant son cœur; car de sa réussite dépend mon bonheur, j'ose dire le nôtre...

— Oh dites, dites!

Ce fut au milieu des plus doux propos qu'ils revinrent pas lents rejoindre la compagnie au salon. Jamais mademoiselle de Fontaine ne trouva son prétendu a plus aimable, ni plus spirituel; ses formes sveltes, ses manières engageantes lui semblèrent plus charmantes encore depuis une conversation qui venait en quelque sorte de lui confirmer la possession d'un cœur digne d'être envié par toutes les femmes. Ils châtèrent un duo italien avec tant d'expression, que l'assemblée les applaudit avec enthousiasme. Leur adieu prit un accent de convention sous lequel ils cachèrent leur bonheur. Enfin, cette journée devait pour la jeune fille comme une chaîne qui la lia plus étroitement encore à la destinée de l'inconnu. La force et la dignité qu'il venait de déployer dans la scène où ils s'étaient révélés leurs sentiments avaient peut-être imposé à mademoiselle de Fontaine ce respect sans lequel il n'existe pas de véritable amour. Lorsqu'elle resta seule avec son père dans le salon, le vénérable Vendéen s'avança vers elle, lui prit affectueusement les mains, et lui demanda si elle avait acquis quelque lumière sur la fortune et sur la famille de monsieur Longueville.

— Oui, mon cher père, répondit-elle, je suis plus heureuse que je ne pouvais le désirer. Enfin, monsieur de Longueville est le seul homme que je veuille épouser. — C'est bien, Émilie, reprit le comte, je sais ce qu'il me reste à faire.

— Connaissez-vous quelque obstacle? demanda-t-elle avec une véritable anxiété.

— Ma chère enfant, ce jeune homme est absolument inconnu; mais, à moins que ce ne soit un malhonnête homme, du moment où tu l'aimes, il m'est aussi cher qu'un fils.

— Un malhonnête homme a? reprit Émilie, je suis bien tranquille^b. Mon oncle, qui nous l'a présenté, peut vous répondre de lui. Dites, cher oncle, a-t-il été filibustier, forban, corsaire?

— Je savais bien que j'allais me trouver là, s'écria le vieux marin en se réveillant.

Il regarda dans le salon, mais sa nièce avait disparu comme un feu Saint-Elme¹, pour se servir de son expression habituelle.

— Eh bien, mon oncle, reprit monsieur de Fontaine, comment avez-vous pu nous cacher tout ce que vous saviez sur ce jeune homme? Vous avez cependant dû vous apercevoir de nos inquiétudes. Monsieur de Longueville est-il de bonne famille?

— Je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam, s'écria le comte de Kergarouët. Me fiant au tact de cette petite folle, je lui ai amené son Saint-Preux^c par un moyen à moi connu. Je sais que ce gargon tire le pistolet admirablement, chasse très bien, joue merveilleusement au billard, aux échecs et au trictrac; il fait des armes et monte à cheval comme feu le chevalier de Saint-Georges. Il a une érudition corsée relativement à nos vignobles. Il calcule comme Barême², dessine, danse et chante bien. Eh! diantre, qu'avez-vous donc, vous autres? Si ce n'est pas là un gentilhomme parfait, montrez-moi un bourgeois qui sache tout cela, trouvez-moi un homme qui vive aussi noblement que lui? Fait-il quelque chose? Compromet-il sa dignité

1. Les navigateurs nomment feu Saint-Elme l'aigrette lumineuse due à l'électricité atmosphérique qui apparaît parfois à l'extrémité des vergues et des mâts ou aux flammes des cordages.

2. Le chevalier de Saint-Georges (1745-1799); désigné comme un « artiste » dans *La Maison du Chat-qui-pelote*, est mentionné ici pour ses talents de cavalier et d'escrimeur; dans *Le Cabinet des Antiques* (p. 46) la même comparaison s'appliquera au jeune comte d'Esgrignon. *Barême* est devenu un nom commun; mais Balzac évoque l'homme même qui est à l'origine de ce nom et qui composa, au XVIII^e siècle, des livres d'arithmétique et de comptabilité.

aller dans des bureaux, à se courber devant des patrons^a, que vous appelez des directeurs généraux? Il marche droit. C'est un homme. Mais, au surplus, je viens de retrouver dans la poche de mon gilet la carte qu'il m'a donnée quand il croyait que je voulais lui couper la gorge, pauvre innocent! La jeunesse d'aujourd'hui n'est guère rusée. Tenez, voici.

Rue du Sentier, n^o 3¹, dit monsieur de Fontaine en cherchant à se rappeler parmi tous les renseignements qu'il avait obtenus celui qui pouvait concerner le jeune inconnu. Que diable cela signifie-t-il? Messieurs Palma, Werbrust et compagnie^b, dont le principal commerce est celui des mousselines, calicots et toiles peints en gros^c, demeurent là. Bon, j'y suis! Longueville, le député, a un intérêt dans leur maison. Oui, mais je ne connais à Longueville qu'un fils de trente-deux ans, qui ne ressemble pas du tout au nôtre et auquel il donne cinquante mille livres de rente en mariage afin de lui faire épouser la fille d'un ministre; il a envie d'être fait pair tout comme un autre. Jamais je ne lui ai entendu parler de ce Maximilien. A-t-il une fille? Qu'est-ce que cette Clara^d? Au surplus, permis à plus d'un intrigant de s'appeler Longueville. Mais la maison Palma, Werbrust et compagnie n'est-elle pas à moitié ruinée par une spéculation au Mexique ou aux Indes^e? J'éclaircirai tout cela.

— Tu parles, tout seul comme si tu étais sur un théâtre, et tu parais me compter pour zéro, dit tout à coup le vieux marin. Tu ne sais donc pas que s'il est gentilhomme, j'ai plus d'un sac dans mes écoutilles pour parer à son défaut de fortune?

— Quant à cela, s'il est fils de Longueville, il n'a besoin de rien^f; mais, dit monsieur de Fontaine en

1. Le texte de la carte reproduit p. 165 ne porte pas le numéro de la rue, qui figurait à l'endroit correspondant sur le manuscrit. Cette suppression entraîne ici un très léger flottement.

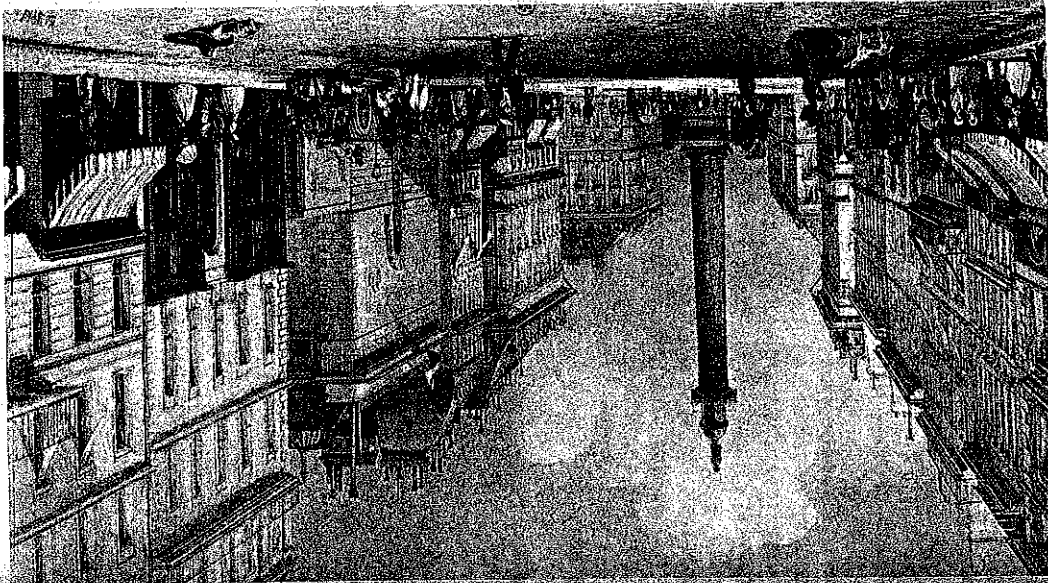
agitant la tête de droite à gauche, son père n'a pas même acheté de savonnette à vilain¹. Avant la Révolution, il était procureur; et le *dé* qu'il a puis depuis la Restauration lui appartient tout autant que la moitié de sa fortune.

— Bah! bah! heureux ceux dont les pères ont été pendus, s'écria gaiement le marin.

Trois ou quatre jours après cette mémorable journée, et dans une de ces belles matinées du mois de novembre qui font voir aux Parisiens leurs boulevards nettoyyés par le froid piquant d'une première gelée mademoiselle de Fontaine, parée d'une fourrure nouvelle qu'elle voulait mettre à la mode², était sortie avec deux de ses belles-sœurs^b sur lesquelles elle avait jadis décoché le plus d'épigrammes. Ces trois femmes étaient bien moins invitées à cette promenade parisienne par l'envie d'essayer une voiture très élégante et des robes qui devaient donner le ton aux modes de l'hiver que par le désir de voir une pèlerine qu'une de leurs amies avait remarquée dans un riche magasin de lingerie situé au coin de la rue de la Paix³. Quand les trois dames furent entrées dans la boutique, madame la baronne de Fontaine tira Émilie par la manche et lui montra Maximilien Longueville assis dans le comptoir et occupé à rendre avec une grâce mercantile la monnaie d'une pièce d'or à la lingère avec laquelle il semblait en conférence. Le *bel inconnu* tenait à la main quelques échantillons qui ne laissaient aucun doute sur son honorable profession. Sans qu'on pût s'en apercevoir, Émilie fut saisie d'un frisson glacial. Cependant, grâce au savoir-vivre de la bonne compagnie, elle dissimula parfaitement la rage qu'elle avait dans le cœur, et répondit à sa sœur un : « Je le

1. Charge achetée par les roturiers pour s'anoblir et *laver* ainsi la tache de leur origine.

2. Au coin de la rue de la Paix et de la place Vendôme, précis le manuscrit.



B. N. Estampes

LA RUE DE LA PAIX
Lithographie de Engelmann

Cl. B. N.

«... un riche magasin de lingerie situé au coin de la rue de la Paix » (p. 184).

« savez! » dont la richesse d'intonation et l'accent inimitable eussent fait envie à la plus célèbre actrice de ce temps-là. Elle s'avança vers le comptoir. Longueville leva la tête, mit les échantillons dans sa poche avec un b. sang-froid désespérant, salua mademoiselle de Fontaine et s'approcha d'elle en lui jetant un regard pénétrant.

— Mademoiselle, dit-il à la lingère qui le suivit d'un air très inquiet, j'enverrai régler ce compte; ma maison ne veut ainsi. Mais, tenez, ajouta-t-il à l'oreille de la jeune femme en lui remettant un billet de mille francs, prenez: ce sera une affaire entre nous. — Vous me pardonnerez, j'espère, mademoiselle, dit-il en se retournant vers Emilie. Vous aurez la bonté d'excuser la vicariance qu'exercent les affaires.

— Mais il me semble, monsieur, que cela m'est fort indifférent; répondit mademoiselle de Fontaine en le regardant avec une assurance et un air d'insouciance moqueuse qui pouvaient faire croire qu'elle le voyait pour la première fois.

— Parlez-vous sérieusement? demanda Maximilien d'une voix entrecoupée.

Emilie lui tourna le dos avec une incroyable impertinence. Ce peu de mots, prononcés à voix basse, avaient échappé à la curiosité des deux belles-sœurs. Quand, après avoir pris la pèlerine, les trois dames furent remontées en voiture, Emilie, qui se trouvait assise sur le devant, ne put s'empêcher d'embrasser par son dernier regard la profondeur de cette odieuse boutique où elle vit Maximilien debout et les bras croisés, dans l'attitude d'un homme supérieur au malheur qui l'atteignait si subitement. Leurs yeux se rencontrèrent et se lancèrent deux regards implacables. Chacun d'eux espéra qu'il blessait cruellement le cœur qu'il aimait. En un moment

tous deux se trouverent aussi loin l'un de l'autre que s'ils eussent été, l'un à la Chine et l'autre au Groenland. La vanité n'a-t-elle pas un souffle qui dessèche tout? En proie à au plus violent combat qui puisse agiter le cœur d'une jeune fille, mademoiselle de Fontaine recueillit la plus ample moisson de douleurs que jamais les préjugés et les petitesse aient semée dans une âme humaine. Son visage, frais et velouté naguère, était sillonné de tons jaunes, de taches rouges, et parfois les teintes blanches de ses joues verdissaient soudain. Dans l'espoir de dérober son trouble à ses sœurs, elle leur montrait en riant ou un passant ou une toilette ridicule; mais ce rire était convulsif. Elle se sentait plus vivement blessée de la compassion silencieuse de ses sœurs que des épigrammes par lesquelles elles auraient pu se venger. Elle employa tout son esprit à les entraîner dans une conversation où elle essaya d'exhaler sa colère par des paradoxes insensés^b, en accablant les négociants des injures les plus piquantes et d'épigrammes de mauvais-tou. En rentrant, elle fut saisie d'une fièvre dont le caractère eut d'abord quelque chose de dange-reux. Au bout d'un mois^c, les soins des parents, ceux du médecin, la rendirent aux vœux de sa famille. Chacun espéra que cette leçon serait assez forte pour dompter le caractère d'Émilie, qui reprit insensiblement ses anciennes habitudes et s'élança de nouveau dans le monde^e. Elle prétendit qu'il n'y avait pas de honte à se tromper. Si, comme son père, elle avait quelque influence à la Chambre, disait-elle, elle provoquerait une loi pour obtenir que les commerçants, surtout les marchands de calicot, fussent^f marqués au front comme les moutons du Berri, jusqu'à la troisième génération. Elle voulait que les nobles eussent seuls le droit de porter ces anciens habits français qui allaient si bien aux courtisans de Louis XV. A l'entendre, peut-être était-ce un malheur pour la monarchie qu'il n'y eût aucune différence visible^g

entre un marchand et un pair de France. Mille autres plaisanteries, faciles à deviner, se succédaient rapidement quand un accident imprévu la mettait sur ce sujet. Mais ceux qui aimaient Émilie remarquèrent bientôt ses railleries une teinte de mélancolie. Évidemment Maximilien Longueville régnait toujours au fond de ce cœur inexplicable. Parfois elle devenait soucieuse comme pendant la saison fugitive qui vit naître son amour, et parfois aussi elle se montrait plus que jamais insupportable. Chacun excusa les inégalités d'une humeur qui prenait sa source dans une souffrance à la fois secrète et inconnue^a. Le comte de Kergarouët obtint un peu d'empire sur elle, grâce à un surcroît de prodigalités, genre de consolation qui manque rarement son effet sur les jeunes Parisiennes^b. La première fois que mademoiselle de Fontaine alla au bal, ce fut chez l'ambassadeur de Naples. Au moment où elle se plaça dans le plus brillant des quadrilles^c, elle aperçut à quelques pas d'elle Longueville qui fit un léger signe de tête à son danseur^d.

— Ce jeune homme est un de vos amis? demanda-t-elle à son cavalier d'un air de dédain.

— Rien que mon frère, répondit-il.

Émilie ne put s'empêcher de tressaillir.

— Ah! reprit-il d'un ton d'enthousiasme, c'est bien la plus belle âme qui soit au monde...

— Savez-vous mon nom? lui demanda Émilie en l'interrompant avec vivacité^e.

— Non, mademoiselle. C'est un crime, je l'avoue, de ne pas avoir retenu un nom qui est sur toutes les lèvres, je devrais dire dans tous les cœurs; mais j'ai une excuse valable : j'arrive d'Allemagne^f. Mon ambassadeur, qui est à Paris en congé, m'a envoyé ce soir ici pour servir de chaperon à son aimable femme, que vous pouvez voir là-bas dans un coin.

— Un vrai masque tragique, dit Émilie après avoir examiné l'ambassadrice.

— Voilà cependant sa figure de bal, reparti en riant

le jeune homme. Il faudra bien que je la fasse danser. Aussi ai-je voulu avoir une compensation. Mademoiselle de Fontaine s'inclina. — J'ai été bien surpris dit le babillard secrétaire d'ambassade en continuant de trouver mon frère ici. En arrivant de Vienne, j'ai appris que le pauvre garçon était malade et au lit. Je comptais bien le voir avant d'aller au bal; mais la politique ne nous laisse pas toujours le loisir d'avoir des affections de famille. La *padrona* b della casa ne m'a pas permis de monter chez mon pauvre Maximilien.

— Monsieur votre frère n'est pas comme vous dans la diplomatie? dit Emilie.

— Non, dit le secrétaire c en soupirant, le pauvre garçon s'est sacrifié pour moi! Lui et ma sœur Clara ont renoncé à la fortune de mon père, afin qu'il pût réunir sur ma tête un majorat d. Mon père rêve la patrie comme tous ceux qui votent pour le ministère. Il a la promesse d'être nommé, ajouta-t-il à voix basse. Après avoir réuni quelques capitaux, mon frère s'est alors associé à une maison de banque; et je sais qu'il vient de faire avec le Brésil une spéculation qui peut le rendre millionnaire e. Vous me voyez tout joyeux

1. Comme l'observent MM. de-Cesare et Laubriet, (*L'Amie balzacienne*, 1961, p. 104, note 2), Balzac, quoiqu'il n'ait jamais su écrire ni parler correctement l'italien, se plaît à émailler ses romans et ses lettres de mots empruntés à cette langue, parfois sans la moindre justification, comme ici. Nous avons vu dans *La Maison du Chai-qui-pelot* (p. 72) le mot *fortifié*, détaché en italiques.

2. Dans *Le Contrat de mariage* (Pl. III, 30), Balzac lui-même définit avec précision le majorat comme « une fortune inaliénable, prélevée sur la fortune des deux époux, et constituée au profit de l'aîné de la maison, à chaque génération, sans qu'il soit privé de ses droits au partage égal des autres biens ».

3. Cette maison de banque est sans doute la maison Nucingen, avec laquelle ont partie liée les commerçants et escroqueurs Palma et Werbrust, domiciliés 5 rue du Sentier et propriétaires du magasin géré par Longueville. Cette spéculation avec le Brésil est sans doute l'opération aventureuse que M. de Fontaine, imparfaitement renseigné,

avoir contribué par mes relations diplomatiques au succès. J'attends même avec impatience une dépêche de la légation brésilienne qui sera de nature à lui tendre le front. Comment le trouvez-vous?

— Mais la figure de monsieur votre frère ne me semble pas être celle d'un homme occupé d'argent. Le jeune diplomate scruta par un seul regard la figure en apparence calme de sa danseuse.

— Comment! dit-il en souriant, les demoiselles de- viennent donc aussi les pensées d'amour à travers les fronts muets?

— Monsieur votre frère est amoureux? demanda-t-elle en laissant échapper un geste de curiosité a.

— Oui. Ma sœur Clara, pour laquelle il a des soins maternels, m'a écrit qu'il s'était amouraché, cet été, d'une fort jolie personne, mais depuis je n'ai pas eu de nouvelles de ses amours. Croiriez-vous que le pauvre garçon se levait à cinq heures du matin, et allait expé- dier ses affaires afin de pouvoir se trouver à quatre heures à la campagne de la belle? Aussi a-t-il abîmé un charmant cheval de race que je lui avais envoyé. Pardonnez-moi mon babil, mademoiselle. J'arrive d'Allemagne. Depuis un an je n'ai pas entendu parler correctement le français, je suis sevré de visages français et rassasié d'allemands, si bien que dans ma rage patriotique je parlerais, je crois, aux chîmères d'un candélabre parisien. Puis, si je cause avec un abandon peu convenable chez un diplomate, la faute en est à vous, mademoiselle b. N'est-ce pas vous qui m'avez montré mon frère? Quand il est question de lui, je suis intarissable c. Je voudrais pouvoir dire à la terre tout entière combien il est bon et généreux. Il ne s'agissait de rien moins a

donnait vaguement comme engagée « au Mexique ou aux Indes » en croyant d'ailleurs la partie perdue pour les spéculateurs. Il est question aussi, toutefois, dans *La Maison Nucingen*, d'une spéculation avec le Mexique; mais Palma et Werbrust y sont joués par Nucingen.

1. Balzac écrit couramment *rien muets* pour *rien de muets*.

que de cent mille a livres de rente que rapporte la terre de Longueville.

Si mademoiselle de Fontaine obtint ces révélations importantes, elle les dut en partie à l'adresse avec laquelle elle sut interroger son confiant cavalier, du moment où elle apprit qu'il était le frère de son amant dédaigné ^b.

— Est-ce que vous avez pu, sans quelque peine, voir monsieur votre frère vendant des mousselines et des calicots? demanda Émilie après avoir accompli la troisième figure de la contredanse ^c.

— D'où savez-vous cela? lui demanda le diplomate. Dieu merci! tout en débitant un flux de paroles, j'ai déjà l'art de ne dire que ce que je veux, ainsi que tous les apprentis diplomates de ma connaissance.

— Vous me l'avez dit, je vous assure.

Monsieur de Longueville regarda mademoiselle de Fontaine avec un étonnement plein de perspicacité. Un soupçon entra dans son âme. Il interrogea successivement les yeux de son frère et de sa danseuse, il devina tout, pressa ^d ses mains l'une contre l'autre, leva les yeux au plafond, se mit à rire et dit : — Je ne suis qu'un sot! Vous êtes la plus belle personne du bal, mon frère vous regarde à la dérobée, il danse malgré la fièvre, et vous feignez de ne pas le voir. Faites son bonheur, dit-il en la reconduisant auprès de son vieil oncle, je n'en serai pas jaloux ^e; mais je tressaillirai toujours un peu, en ^f vous nommant ma sœur...

Cependant les deux amants devaient être aussi inexorables l'un que l'autre pour eux-mêmes. Vers les deux heures du matin, l'on servit un ambigu ¹ dans une immense galerie où, pour laisser les personnes d'une

1. Généralement servi la nuit, l'ambigu n'est donc ni un déjeuner ni un dîner. Il est question, dans *Le Peux du ménage*, d'un ambigu préparé pour trois cents personnes » (Pl. I, 1023). Dans *La Femme auteur* (Pl. XI, 107), Mme de Jarente « sert un ambigu confortable tous les mercredis ».

même coterie libres de se réunir, les tables avaient été disposées comme elles le sont chez les restaurateurs.

Par un de ces hasards qui arrivent toujours aux amants, mademoiselle de Fontaine se trouva placée à une table voisine de celle autour de laquelle se mirent les personnes les plus distinguées. Maximilien faisait partie de ce groupe. Émilie, qui prêta une oreille attentive aux discours tenus par ses voisins, put entendre une de ces conversations qui ^a s'établissent si facilement entre les jeunes femmes ^b et les jeunes gens qui ont les grâces et la tournure de Maximilien Longueville. L'interlocutrice du jeune banquier était une duchesse napolitaine dont les yeux lançaient des éclairs ^c, dont la peau blanche avait l'éclat du satin. L'intimité que le jeune Longueville affectait d'avoir avec elle blessa d'autant plus mademoiselle de Fontaine qu'elle venait de rendre à son amant vingt fois plus de tendresse qu'elle ne lui en portait jadis.

— Oui, monsieur, dans mon pays, le véritable amour sait faire toute espèce de sacrifices, disait la duchesse en minaudant ^d.

— Vous êtes plus passionnées que ne le sont les Françaises ¹, dit Maximilien dont le regard enflammé tomba sur Émilie. Elles sont tout vanité.

— Monsieur, reprit vivement la jeune fille, n'est-ce pas une mauvaise action que de calomnier sa patrie? Le dévouement est de tous les pays.

1. Le romancier est plusieurs fois revenu dans ses premières œuvres sur cette opposition prétendue entre la passion violente des Italiennes et l'amour mieux contrôlé des Parisiennes. (MM. de Cesare et Loubriet, en éditant une « chronique italienne avortée » de Balzac, *Contes de la mère*, ont rapproché ce passage du *Bal de Sceaux* d'un fragment de *La Femme abandonnée* et d'une page de *La Femme de trente ans*; ils discernent dans un tel lieu commun la marque d'une influence du *Rome, Naples et Florence* de Stendhal (*L'Année balzacienne*, 1961, p. 105). De fait, Balzac a acheté *Rome, Naples et Florence* le 15 décembre 1829 (voir la signature de Levavasseur en date du 15 nov. 1830, *Let A 268*, f^o 27) et c'est en décembre 1829 qu'il a rédigé *Le Bal de Sceaux*.

— Croyez-vous, mademoiselle, reprit l'Italienne avec un sourire sardonique, qu'une Parisienne soit capable de suivre son amant partout ?

— Ah ! entendons-nous, madame. On va dans un désert y habiter une tente, on ne va pas s'asseoir dans une boutique ?

Elle acheva sa pensée en laissant échapper un geste de dédain ^b. Ainsi l'influence exercée sur Émilie par sa funeste éducation tua deux fois son bonheur naissant et lui fit manquer son existence. La froideur apparente de Maximilien et le sourire d'une femme lui arrachèrent un de ces sarcasmes dont les perfides jouissances la séduisaient toujours.

— Mademoiselle, lui dit à voix basse Longueville à la faveur du bruit que firent les femmes en se levant de table, personne ne formera pour votre bonheur des vœux plus ardents que ne le seront les miens : permettez-moi de vous donner cette assurance en prenant congé de vous. Dans quelques jours, je partirai pour l'Italie.

— Avec une duchesse, sans doute ?

— Non, mademoiselle, mais avec une maladie mortelle peut-être.

— N'est-ce pas une chimère ? demanda Émilie en lui lançant un regard inquiet.

— Non, dit-il, il est des blessures qui ne se cicatrisent jamais.

— Vous ne partirez pas, dit l'impérieuse jeune fille en souriant.

— Je partirai, reprit gravement Maximilien.

— Vous me trouverez mariée au retour, je vous en prévient, dit-elle avec coquetterie.

— Je le souhaite.

— L'impertinent ! s'écria-t-elle, se venge-t-il assez cruellement !

Quinze jours après, Maximilien Longueville partit avec sa sœur Clara pour d les chaudes et poétiques contrées de la belle Italie, laissant mademoiselle de

Fontaine, en proie aux plus violents regrets. Le jeune secrétaire d'ambassade épousa la querelle de son frère, et sut tirer une vengeance éclatante des dédains d'Émilie en publiant les motifs de la rupture des deux amants^a. Il rendit avec usure à sa danseuse les sarcasmes qu'elle avait jadis lancés sur Maximilien et fit souvent sourire plus d'une Excellence en peignant la belle ennemie des comptoirs, l'amazone qui prêchait une croisade contre les banquiers, la jeune fille, dont l'amour s'était égaré devant un demi-tiers de mousseline. Le comte de Fontaine fut obligé d'user de son crédit pour faire obtenir à Auguste Longueville une mission en Russie, afin de soustraire sa fille au ridicule que ce jeune et dangereux persécuteur versait sur elle à pleines mains. Bientôt le ministère, obligé de lever une conscription de pairs pour soutenir les opinions aristocratiques qui chancelaient dans la noble chambre de la voix d'un illustre écrivain ¹, nomma monsieur *Caradin* de Longueville ² pair de France et vicomte. Monsieur de Fontaine obtint aussi la pairie, récompense d'autant à sa fidélité pendant les mauvais jours qu'à son nom qui manquait à la chambre héréditaire ³.

Vers cette époque, Émilie devenue majeure ⁴ fit sans cesse de sérieuses réflexions sur la vie, car elle changea sensiblement de ton et de manières : au lieu de s'exercer à dire des méchancetés à son oncle, elle lui apporta sa béquille avec une persévérance de tendresse qui faisait rire les plaisants ; elle lui offrit le bras, alla dans

¹ Le 6 novembre 1827 parut dans le *Moniteur* une ordonnance qui donnait soixante-seize nouveaux pairs. Villele avait voulu réduire ainsi l'opposition de la Chambre haute, encouragée par Chateaubriand.

² Mlle de Fontaine avait vingt-deux ans au début de 1825 (p. 147). La fin de 1827, elle doit toucher à l'âge de vingt-cinq ans. Balzac entend sans doute ici par majeure les vingt-cinq ans exigés par la loi pour qu'une jeune fille puisse décider de son mariage en toute liberté. De même, Phéroule de *La Kermette* atteint cet âge le jour même où elle adresse à ses parents des « actes respectueux » (voir p. 273).

sa voiture, et l'accompagna dans toutes ses promenades, elle lui persuada même qu'elle aimait l'odeur de la pipe, et lui lut sa chère *Quotidienne* au milieu des bouffées de tabac que le malicieux marin lui envoyait à dessein; elle étudia le piquet pour tenir tête au vieux comte; enfin cette jeune personne si fantasque écouta sans s'impatienter les récits périodiques du combat et la *Belle-Poule*, des manœuvres de la *Ville de Paris*, et la première expédition de monsieur de Suffren, ou de la bataille d'Aboukir. Quoique le vieux marin eût souvent dit qu'il connaissait trop sa longitride et sa latitudo pour se laisser capturer par une jeune corvette un beau matin les salons de Paris apprirent le mariage de mademoiselle de Fontaine et du comte de Kerguelouët. La jeune comtesse donna des fêtes splendides pour s'étourdir; mais elle trouva sans doute le néant au fond de ce tourbillon: le luxe cachait imparfaitement le vide et le malheur de son âme souffrante; la plupart du temps, malgré les éclats d'une gaieté feinte, sa belle figure exprimait une sourde mélancolie. Emilie prodigua d'ailleurs ses attentions à son vieux mari, qui souffrait, en s'en allant dans son appartement le soir au bruit d'un joyeux orchestre, disait: — Je ne me reconnaîs plus. Devrais-je donc attendre à soixante-douze ans³ pour m'embarquer comme pilote sur la *Belle-Émilie*, après vingt ans de galères conjugales. La con-

1. *La Quotidienne* et non plus, comme on lisait dans les premières éditions, *La Gazette de France*. L'homme qui s'est désigné lui-même comme « une vieille ganache d'ultra » lit le plus déterminé des journaux qui menaient l'opposition d'extrême-droite.

2. Cette comparaison d'une femme avec une corvette sera reprise dans *La Fille aux yeux d'or* (*Histoire des Treize*, p. 401).

3. A soixante-quinze ans, lisait-on dans les premières éditions Balzac a peut-être voulu réduire un peu l'extravagant écart des âges entre les deux époux, mais il n'a pas pris le soin d'unifier sur ce point les divers témoignages apportés par son récit, puisque le vice-amiral deux ans auparavant (p. 166), s'est déclaré âgé de soixante-treize ans. Voir l'étude critique, p. 321.



LA VISITE CHEZ LE FERMIER
Lithographie de Thierry d'après Dupressoir

Cl. B. N.

«... elle lui offrit le bras, alla dans sa voiture, et l'accompagna dans toutes ses promenades.» (pp. 193-194)

B. N. Estampes

aduite de la comtesse fut empreinte d'une telle sévérité, que la critique la plus clairvoyante n'eut rien à y reprendre. Les observateurs pensèrent que le vice-amiral s'était réservé le droit de disposer de sa fortune pour enchaîner plus fortement sa femme ^a : supposition injurieuse et pour l'oncle et pour la nièce. L'attitude des deux époux fut d'ailleurs si savamment calculée, que les jeunes gens les plus intéressés à deviner le secret de ce ménage ne purent deviner si le vieux comte traitait sa femme en époux ^b ou en père. On lui entendait dire souvent qu'il avait recueilli sa nièce comme une naufragée, et que, jadis, il n'abusait jamais de l'hospitalité quand il lui arrivait de sauver un ennemi de la fureur des orages ^c. Quoique la comtesse aspirât à régner sur Paris et qu'elle essayât de marcher de pair avec mesdames les duchesses de Maufrigneuse, de Chaulieu, les marquises d'Espard et d'Aiglemont, les comtesses Féraud ^d, de Montcornet, de Restaud, madame de Camps et mademoiselle Des Touches ^e, elle ne céda point à l'amour du jeune vicomte de Portenière qui fit d'elle son idole.

Deux ans après son mariage, dans un des antiques salons du faubourg Saint-Germain où l'on admirait son caractère digne des anciens temps, Émilie entendit annoncer monsieur le vicomte de Longueville; et dans le coin du salon où elle faisait le piquet de l'évêque de Persépolis ^f, son émotion ne put être remarquée de

1. Ainsi s'écrit dans *Le Bal de Sceaux* et dans *Le Contrat de mariage* le nom de celle qui est désignée plus fréquemment dans *La Comédie humaine* sous celui de comtesse Ferraud. Sur les vicissitudes de ce nom, voir l'introduction de M. Pierre Citron à son édition du *Colonel Chabert* (Didier, 1961).

2. Cette énumération de personnages qui reparaissent dans *La Comédie humaine* a été ajoutée en 1842.

3. Balzac songe à Mgr Frayssinous, évêque d'Hermopolis et, en 1827, ministre des Affaires ecclésiastiques et de l'Instruction publique. Il ne l'aurait pas et lui a ménagé ailleurs des allusions plus expressément malveillantes. Déjà dans *Faustine* (1820), il railait « l'abbé »

personne : en tournant la tête, elle avait vu entrer son ancien prétendu dans tout l'éclat de la jeunesse. La mort de son père et celle de son frère, tué par l'inclémence du climat de Pétersbourg, avaient posé sur la tête de Maximilien les plumes héréditaires du chapeau de la pairie; sa fortune égalait ses connaissances et son mérite; la veille même, sa jeune et bouillante éloquence avait éclairé l'assemblée. En ce moment, il apparut à la triste comtesse, libre et paré de tous les avantages qu'elle demandait jadis à son type idéal. Toutes les mères chargées de filles à marier faisaient de coquettes avances à un jeune homme doué des vertus qu'on lui supposait en admirant sa grâce; mais mieux que toute autre, Emilie savait que le vicomte de Longueville possédait cette fermeté de caractère dans laquelle les femmes prudentes voient un gage de bonheur. Elle jeta les yeux sur l'amiral, qui selon son expression familière paraissait devoir tenir encore longtemps sur son bord, et maudit les erreurs de son enfance.

En ce moment, monsieur de Persépolis lui dit avec sa grâce épiscopale : — Ma belle dame, vous avez écarté le roi de cœur, j'ai gagné. Mais ne regrettez pas votre argent, je le réserve pour mes petits séminaires^{1e}.

Paris, décembre 1829¹.

Fraysinous, prédicateur à Saint-Sulpice, sous le nom de Fraynoussi. En 1837, dans *Les Employés* (Pl. VII, 1057), il condamnera fermement ce prélat pour son action ministérielle.

1. Mgr Fraysinous, ministre du gouvernement Villèle, encouragea les évêques à ouvrir des petits séminaires et mit à leur disposition les crédits nécessaires pour accueillir dans ces établissements un grand nombre d'élèves. Ainsi naquirent des collèges camoufflés, soustraits au contrôle de l'Université, et dont plusieurs, en outre, furent dirigés par les jésuites, interdits en France depuis Louis XV. Cette politique contribua à déchaîner en 1826 une agitation anticléricale. En 1828, dans le ministère Martignac, Mgr Fraysinous fut déposé de l'Instruction publique; puis une ordonnance régla le régime des petits séminaires. Balzac fait donc écho à une querelle dont le souvenir demeurerait vif dans l'opinion contemporaine.

LA VENDETTA

Nous avons pris pour base le texte de l'édition Furne, en tenant compte des indications relevées à Chantilly sur l'exemplaire personnel du romancier. Occasionnellement, la consultation des manuscrits nous a amené à corriger une erreur que le romancier avait laissé échapper en lisant les épreuves et que les éditeurs successifs avaient reproduite¹.

Les sigles utilisés dans nos pages critiques sont les suivants : M (manuscrit) ; O (texte original de 1830) ; B (édition Béchét) ; F (édition Furne) FC ; (Furne corrigé)². Le sigle placé après un fragment de texte indique l'édition dans laquelle ce fragment apparaît tel pour la première fois. L'abréviation ant. désigne l'ensemble des états antérieurs à l'état que l'on veut de considérer. Lorsque plusieurs leçons se trouvent juxtaposées, la plus tardive est donnée en premier et la plus ancienne en dernier. Le signe : sépare les diverses leçons.

ÉCONOMIE D'ENSEMBLE

Si le texte du Bal de Sceaux, du manuscrit à l'imprimé, n'a pas subi de transformation profonde, il n'en est pas de même pour ceux de La Maison du Chat-qui-pelote et de La Vendetta, dont l'économie générale a été modifiée, sur épreuves, par l'insertion d'épisodes nouveaux.

Selon le manuscrit de La Maison du Chat-qui-pelote, Augustine, après son entretien avec la duchesse de Carrigliano, semblait sans force et sans ressort pour livrer le combat dont la

1. Voir ci-dessus, p. 174 et la note.

2. L'édition de 1832, à quelques détails insignifiants près, reproduit celle de 1830; l'édition Charpentier ne se distingue de l'édition Béchét que par des graphiques.

coquette avait daigné lui donner l'idée et le moyen en lui rendant le portrait ; aussi le romancier se bâta-t-il de régler, en quelques lignes, son funeste destin. Dès l'édition originale s'intercalèrent deux scènes : l'une, dramatique, où l'héroïne tente de conjurer ce destin et de reconquérir le cœur de son mari ; l'autre, moins mouvementée, mais non moins cruelle, où la mère de la jeune femme répand sur sa détresse des consolations d'une intolérable vulgarité. Ces pages ajoutent à l'intérêt psychologique et préparent le dénouement.

Dans La Vendetta, le prologue surajouté pour l'édition de 1830 crée un arrière-plan historique et comme une nouvelle dimension ; l'atmosphère du récit tout entier en est transformée. D'autre part, l'édition de 1835, où Le Bal de Sceaux et Gloire et Malheur précèdent La Vendetta, supprime la division en chapitres qui distinguait jusque là cet ouvrage des deux autres.

NOMS PROPRES

La Maison du Chat-qui-pelote.

Dans M (voir p. 334), Balzac écrit deux fois Angélique pour Augustine ; d'abord dans un passage ajouté en marge, puis au-dessus de mots rayés : soit qu'il ait songé à modifier le prénom de son personnage, soit, plus vraisemblablement, qu'il ait cédé à une distraction (peut-être travaillait-il en même temps à La Femme vertueuse, dont l'héroïne est prénommée Angélique). Dans F (voir p. 336), Sommeville est appelé Théodore et non plus Henri ou, comme dans M, Henry.

Les autres modifications marquent toutes le dessein qu'a le romancier, généralement dans F, de développer son système du « retour des personnages ». Des « réparassants », Mme Roguin, Roguin, Loraux, sont substitués à des « non réparassants » : Mme Vernier, Vernier, Charbonneau. D'autres réparassants sont ajoutés : Loraux, Rabourdin, César Biroteau, Camusot et, dans FC, Cardot. Un anonyme (le colonel qui fréquente chez la duchesse de Carigliano) prend, déjà dans B, l'identité d'un réparassant, d'Aglemont (voir p. 343).

Le Bal de Sceaux

La même tendance systématique se manifeste dans F. Réparassants substitués à des non réparassants : Manerville à Montalant, Beaudonord à Grobois ou Serisy, Rastrignac à Saluces, Portendure à Comines (voir p. 311) ; Planat et, dans FC, Planat de Baidry à Bonneval (p. 346 et 311) ; Palma, Werbrust et Cie à G. Brummer, Schikken et Cie (p. 359). Réparassants ajoutés, dans de simples énumérations pour la plupart : de Marsay (p. 351) ; Félix de Vandresse (p. 354) ; duchesses de Mauffriguaise et de Chaulieu, marquises d'Espard et d'Aglemont, comtesses Féraud, Montcornet et de Restand, Mme de Camps et Mlle des Touches (p. 362). Une anonyme (« la fille unique d'un banquier ») devient, dans FC seulement, Mlle Mongenod (p. 348). Enfin des réparassants imaginaires sont substitués à des personnages réels : les Ker-garonêt aux Rohan (p. 348) ; lady Dudley à la vicomtesse Abergawny¹ (p. 354).

En marge du système, d'autres modifications concernent des noms de personnages réels. Quelques-uns de ces noms disparaissent purement et simplement : dès la première édition celui du maréchal de Richelieu (voir p. 352) ; dans B ceux de Charlet et de Henri Monnier (p. 355), du gantier Walker (ibid.) et de Mlle Mars, désormais désignée par une périphrase (p. 359). Quelques-uns encore sont remplacés par d'autres noms de personnages réels : dans B, Manuel par Lafeyette (p. 348) et Boileau par Rosini (p. 377) ; dans F, Montmorency par Rohan (p. 348).

La Vendetta

Reparassants substitués dans F à des non réparassants : Mlle Amélie Thirion à Mlle de Monseurin (voir p. 367) ; Mlle Mathilde Roguin à Mlle Fanny Planta (ibid.) ; Mme Roguin à Mme Planta (p. 373) ; d'autres, Gignonnet (p. 380), Elise Magus (p. 381) et, déjà dans B, Roguin (p. 378) remplacent des anonymes : un « juif », un « brocanteur » et un « notaire ».

¹ Héroïne anglaise d'un célèbre procès en adultère.

Des noms ont été modifiés : Barbantini devient, dans B, Barbanti (voir p. 364) et Herdy, dans F, Vergniaud (p. 381). Des prénoms aussi : Maria di Piombo devient, dans B, Elisa (p. 376) ; Jean, le domestique, devient, dans FC, en un endroit seulement sur deux, Pietro (voir p. 270 et la note) ; le petit Paolo reçoit, dans F, le prénom de son grand-père, Bartolomeo, ou Bartolomey (p. 381).

Parmi les noms de personnages réels, celui de Prudhon remplace, dans B, celui de Robens (voir p. 367) ; celui d'un autre peintre, Fleury, est supprimé dans F (p. 374) ; celui du marchand Noy est ajouté dans B (p. 369) ; celui des Valois remplacé, dans F, celui des Bourbons, qui apparaissait dans B (p. 363).

DATES, AGES, CHIFFRES

La Maison du Chat-qui-pelote

La maison des Guillaume a été construite au XVII^e siècle (B) et non plus au XV^e (voir p. 328) ; Joseph Lebas y travaille depuis douze ans (F) et non plus sept, correction qui renforce le mérite de son ascension persévérante (p. 332) ; le double mariage se déroule « quelques mois » (O) et non un mois après le mémorable dimanche (p. 339) ; les chagrins d'Augustine commencent trois ans plus tard (B) et non « bientôt » (p. 340) ; ses parents sont alors retirés depuis quatre ans (O, voir p. 344) et non cinq comme dans M. Un moment, dans M, la scène initiale (p. 328) se déroulait en avril et non en mars ; la solitude du jeune peintre (p. 338) se prolongeait cinq mois au lieu de huit.

Mme de Carigliano, rivale d'Augustine, n'est âgée, jusqu'à B, que de trente-deux ans ; qu'elle en ait finalement trente-six rend plus sensible la différence d'âge, donc le pouvoir de sa coquetterie (voir p. 341).

D'une édition à l'autre, la rente de Sommierieux diminue vingt-quatre mille livres, puis (B) dix-huit mille et (F) douze mille (voir p. 338). Au contraire, la dot d'Augustine augmente : cinquante mille livres, puis (F) cent mille, changement qui ne laisse pas de surprendre (voir p. 70 et la note). Trois comités,

selon FC, et non plus deux assistent le comitis principal Joseph Lebas, d'où, pour tenir la boutique, cinq hommes en tout et non quatre, mais la correction n'a pas été reportée partout (voir p. 35 et la note).

Le Bal de Sceaux

M. de Fontaine (voir p. 311) se lamente pendant trois ans (B) au lieu de cinq en voyant Emilie rester fille. Le bonheur amoureux d'Emilie (p. 358) a d'abord duré quatre mois, puis (O) trois mois. Déjà (p. 360), elle se remet de sa fièvre au bout d'un mois (F) et non plus de huit jours (O) ou de « quelques jours » (M).

Emilie, en 1825, a vingt ans, puis (FC) vingt-deux (p. 351) ; à la fin de 1827, elle en a vingt-deux, puis (F) vingt-cinq (voir p. 193 et la note) ; le veil amiral en a soixante-quinze, puis (F) soixante-douze (voir p. 194 et la note).

Le comte de Fontaine calcule (p. 346) qu'il a dépensé trois cent mille livres pour la cause royale (F) et non plus six cent mille. Il envisage pour ses filles (p. 348) non plus seulement soixante ou quatre-vingt mille livres de rentes, mais (FC) cent mille. La terre de Longueville (p. 360) rapporte cent mille livres (F) et non plus cent-vingt mille.

La Vendetta

C'est en octobre 1800 (F) et non plus en septembre que les Piombo arrivent devant les Tuileries (voir p. 363) ; quinze ans (F) et non seize s'écoulent jusqu'au début de l'aventure (p. 364). Ils s'aperçoivent au bout de quinze jours (B) et non d'un mois que leur fille rentre plus tard de l'atelier Servin (p. 374), mais la correction n'a pas été répétée un peu plus loin (voir p. 260). Les temps difficiles arrivent pour le jeune ménage en 1819 (B) et non en 1817 (p. 380).

La baronne de Piombo avait « au moins cinquante ans » en 1800 ; cette précision est supprimée dans B (voir p. 364) ; elle est « déjà septuagenaire » (F) en 1815 (p. 374), alors qu'à la même date elle était auparavant (texte de B) « presque septuagenaire » ou (antérieurement) âgée de « plus de soi-

désormais montrera la diversité. Les parties rapportées des manuscrits incorporées à ce choix révèlent, en outre, les usages orthographiques de Balzac. Enfin, d'une édition à l'autre, le nombre des alinéas tend à diminuer : pour La Maison du Chat-qui-pelote, nous en avons compté 317 dans O, 208 dans B, 173 dans F et 168 dans FC.

ÉVOLUTION DU TEXTE

322

« xante ans ». Selon M, on apprendrait plus tôt dans le cours du récit que Ginevra, en 1815, atteignait l'âge de vingt-cinq ans (voir p. 368). Quant à Luigi, il est âgé de six ans (O) et non plus de cinq comme dans M, lorsqu'on l'amène à Gênes après la vendetta (p. 376).

Il y a « plusieurs » jeunes filles (B) et non plus dix (voir p. 366), puis quinze et non plus douze (p. 369) à l'atelier Servit, alors qu'y sont seulement installés « une douzaine de chevaliers » (p. 224). Les « économies » généralement offertes par Ginevra à Luigi, non évaluées dans F (p. 371), se montent, selon B, à « quelques cents francs » et antérieurement à huit cents. Les rentes du baron, son père, s'élèvent à « une trentaine de mille livres » selon F, à « une vingtaine » selon B, à « une douzaine » seulement dans les textes antérieurs (p. 374). Quatre témoins, aux termes de la loi (B), et non plus deux, assistent à la cérémonie du mariage (voir p. 378).

NUANCES DE SENS, RETOUCHES DE FORME

Balzac a bouleversé profondément, à divers moments de sa création, l'ordonnance et la structure de quelques morceaux essentiels (portraits de Sommierieux, d'Émilie de Fontaine, de Ginevra ; description de l'enceinte où se déroule le bal de Sceaux et des particularités de cette institution ; scène des notaires et scène finale dans La Vendetta). Quant aux changements de portée plus restreinte, qui s'appliquent à une ou deux lignes ou à quelques mots, on en relève un grand nombre dans chaque nouvel état du texte : ils consistent tantôt dans des additions qui donnent au récit plus de couleur historique, de relief pittoresque ou de précision psychologique ; tantôt dans des suppressions qui éliminent des clichés, des comparaisons bizarres, des maladresses, des pléonasmes ; tantôt dans des substitutions qui rectifient un trait de mœurs ou de caractères, qui rendent l'expression plus propre, plus vigoureuse, plus concise, plus élégante ou plus pure (car le goût de l'écrivain est averti, sinon infailliable). Nous ne saurions d'ailleurs ranger dans une liste de catégories définies toutes nos constatations d'ordre critique, dont le choix des variantes et